

VOYAGE EN HONGRIE

(Fin.)

Nous sommes enfin délivrés de ces immenses plaines sablonneuses qui inspirent un sentiment si mélancolique. Le pays est toujours plat, mais il devient fertile; les habitations sont encore bien clairsemées en comparaison des autres contrées de l'Europe, où une population nombreuse et active utilise l'espace le plus restreint et le sol le plus ingrat. Les villages hongrois sont propres et rians; on voit que ce peuple, s'il ne peut atteindre une somme de prospérité plus grande, a su du moins employer toute son activité à tirer le meilleur parti possible de sa situation; il ne s'abandonne pas, ce qui est le plus sûr de tous les moyens pour n'être point abandonné; c'est un peuple positif, dépourvu des grâces et des misères des peuples rêveurs et mélancoliques; le travail par lequel il paie à son seigneur la jouissance du champ dont il tire sa subsistance est rude, mais il l'accomplit courageusement, et lorsque ce travail est terminé, au lieu de se coucher paresseusement au soleil ou devant l'âtre, il se remet à l'ouvrage pour augmenter son propre bien-être; s'il ne peut payer un maçon ou un menuisier, il devient lui-même maçon et menuisier pour embellir sa chaumière, qui est propre, régulièrement construite et d'un aspect agréable. On n'aperçoit point ici des villages nus, désolés, poudreux en été, marécageux en hiver, où l'apathie du paysan ne lui permet pas même de songer à planter un arbre: toutes les maisonnettes hongroises sont en possession d'un jardin orné de fleurs, d'arbres à fruits et de vignes, dont les plants sont très-peu élevés; quelques ceps cependant étendent leurs branches sur les chaumières, et y suspendent en festons des grappes superbes. Les paysans hongrois cultivent aussi le tabac; pour le sécher, ils suspendent les feuilles en guirlandes aux murs de leurs cabanes, ils l'entremêlent de gros épis de maïs d'un jaune d'or et d'un rouge vif, et cette décoration est d'un joli effet, tout en attestant une pensée d'ordre et de prévoyance. Actif et industriel, le paysan hongrois connaît le prix du temps, cette source de toute richesse; il n'emploie point l'attelage du paysan moldave, qui se fait languissamment traîner par des bœufs, et dépense trois jours pour un voyage qui ne lui prendrait que douze heures, s'il se servait des petits chevaux agiles du paysan hongrois; celui-ci porte ses denrées aux foires, aux marchés, sans regarder aux distances ni à la peine; il emploie son gain à augmenter son bétail et à étendre son commerce.

Je remplirais mal mes fonctions de touriste si je négligeais de vous parler de l'une des branches les plus considérables du commerce de la Hongrie; il est cependant difficile d'en parler clairement et convenablement à la fois. Parmi le bétail des paysans, la place d'honneur est sans contredit au quadrupède pour le-

quel saint Antoine professait une prédilection si particulière qu'il en faisait son compagnon assidu. Tous les Hongrois semblent avoir hérité de ce goût singulier ils choient avec tendresse cet animal qui leur donne la chair qu'ils préfèrent, et dont le lard sert à la fois de nourriture et de cosmétique: ce dernier emploi explique les chevelures luisantes et abondantes, les moustaches touffues qui encadrent les visages des paysans. Il n'est rien de tel que de voyager pour se défaire de ses préjugés; vous allez vous récrier, et cependant je suis très-sincère en vous affirmant que l'animal en question, si généralement méprisé que l'on n'ose pas même prononcer son nom, me semble être victime d'une calomnie ou d'une erreur trop prolongée. A le voir ici blanc, rose, soigneusement baigné, on ne comprend plus que son nom... ce nom que l'on ne peut ni articuler, ni écrire, soit synonyme de malpropreté; et je serais moins stupéfaite, à coup sûr, maintenant que je ne l'ai été naguère à bord du bateau à vapeur en entendant deux dames hongroises se demander, en s'inclinant cérémonieusement, des nouvelles de la santé de ces animaux, dont elles étaient propriétaires, et que je continue à ne pas nommer par un reste de puritanisme dont mon voyage en Hongrie ne m'a point encore corrigée.

L'hôtellerie où nous allons prendre notre repas n'offre rien de particulier. Une grande salle commune, trop commune, hélas! nous impose la compagnie de tous ceux qui voyagent sur cette route, et qui viennent s'asseoir aux différentes tables de cette salle; or, on voyage ici surtout pour le commerce, et jusqu'à présent le commerce de ce pays se compose uniquement de bétail et de matières premières. On pourrait dire à tous ces voyageurs: Dis-moi ce que tu sens, je te dirai ce que tu vends; rien ne peut vous donner l'idée de cette complication d'exhalaisons de cuir, de laine, de vin, etc. J'essaie de m'y soustraire en m'absorbant dans la contemplation de deux tableaux, principal ornement de la salle, et orgueil de l'aubergiste, qui est Allemand; ces deux chefs-d'œuvre portent ce titre aussi éloquent que laconique: *Avant...* Après... Ils représentent les empereurs de Russie, d'Autriche et le roi de Prusse s'unissant par un serment *avant* la bataille de Leipzig; ils sont debout, groupés, et étendent leurs épées avec toute la solennité que comporte la circonstance; leur pose est un plagiat évident du serment des trois Suisses, tel qu'il se pratique à la scène dans *Guillaume Tell*. L'empereur d'Autriche est vêtu d'un habit blanc, son visage est empreint d'une pâleur qu'explique suffisamment la gravité des circonstances; l'empereur de Russie, gêné par son habit vert, évidemment trop étroit, est d'un rouge pourpre inquiétant; quant

au roi de Prusse, il porte un habit jaune : je n'ai pu m'expliquer le choix de cette nuance, caprice d'artiste ! Le deuxième tableau, intitulé *Après*, nous représente les mêmes souverains, à genoux cette fois, la main posée sur leur cœur et rendant grâce au ciel. L'artiste, très-partisan de l'unité classique, ne s'est pas même permis de changer leurs costumes ; ils sont toujours vêtus de leurs uniformes blanc, vert et jaune.

Je m'arrachai à cette contemplation pour prendre part au diner, dont le menu se ressentait de la préoccupation de fusion qui préside à tous les actes des Autrichiens en ce pays. Les ragoûts nationaux, les boulettes de lard haché, allié à des viandes de différentes espèces, et relevées par des sauces dans lesquelles l'oignon était prodigué, alternaient avec les mehlspise (1) allemands, avec les fricassées ensevelies au fond de sauces compactes, dont la solidité accusait l'origine germanique. Fort heureusement, des fruits magnifiques, dont la saveur égalait la beauté, terminaient ce repas, auquel je n'avais que médiocrement pris part.

Nous sommes remontés en voiture ; c'est jour de fête, et nous voyons se dérouler à travers champs et forêts de longues files de paysans et de paysannes ; ils marchent deux à deux, vêtus de leurs plus beaux habits, et chantent à pleine voix des cantiques religieux. Ces promenades à travers un beau pays, ces chants naïfs et pleins de foi occupent salutairement une partie des jours de repos. Je n'oserais ajouter que ces jours sont tout entiers aussi saintement occupés ; mais ils ont du moins l'avantage inestimable de diminuer le nombre des heures consacrées aux plaisirs du cabaret, aux querelles bruyantes et dangereuses qui en résultent. Le costume des hommes rappelle celui des paysans des Principautés danubiennes, mais il a un cachet plus militaire, c'est toujours la veste brodée, de couleur tranchante, mais la pelisse est suspendue sur une épaule, et le chapeau à bords relevés et roulés est plutôt une coiffure de soldat que de laboureur. Les femmes sont presque uniformément vêtues d'une étoffe bleue, en coton ; un tablier rouge tranche sur ce vêtement, leurs cheveux sont nattés en une seule tresse pendante, et elles portent sur le sommet de la tête un large nœud de ruban rouge dont les boucles énormes se dressent comme les ailes d'un moulin à vent. Cette longue spirale bariolée, serpentant au milieu des champs verts et des bouquets d'arbres, anime le paysage. Nous traversons quelques petites villes insignifiantes, mais correctement bâties, et la diligence nous abandonne dans un petit bourg voisin de la ville d'Erlau, où nous comptons séjourner ; une voiture nous attend, et nous arrivons à notre destination, après deux heures de marche à travers un pays fort désert, assez peu rassurées par la compagnie de deux conducteurs hongrois, dont la mine farouche et les allures décidées nous paraissent constituer plutôt un danger qu'une protection.

Erlau est une des dernières villes que les Turcs aient abandonnées ; leur domination y a laissé des traces nombreuses. Outre un minaret resté debout au milieu de la ville, et du haut duquel on a une vue magni-

fique sur les montagnes environnantes, ils y ont construit des bains fort originaux. Je ne puis mieux vous les décrire qu'en vous priant de vous représenter un bâtiment composé de petites cellules établies sur une sorte de lac, alimenté par des sources chaudes qui vont se perdre dans la campagne en une foule de petits ruisseaux ; ces cellules contiennent d'énormes coffres en bois, percés de mille trous, par lesquels on voit les eaux thermales sourdre en gros bouillons ; on descend par quelques marches dans ces vastes baignoires, et l'on y trouve un bain d'une température élevée, et auquel les habitants d'Erlau attribuent naturellement toutes les vertus médicales possibles. Partout où les Turcs ont passé, ils ont laissé des établissements qui rappellent que la propreté est l'un des commandements de leur religion.

Après quelques semaines de séjour à Erlau, nous nous sommes rendus à Vienne ; nous reprenons de main la route du Danube pour retourner en Hongrie, et je continuerai à vous parler de ce pays.

Nous revîlâ à bord d'un bateau à vapeur. La ville de Presbourg nous offre son aspect imposant ; les ruines du vieux palais dominant majestueusement l'horizon et semblent considérer avec mélancolie cette vieille ville désertée par l'esprit moderne. La physiologie de cette ville est austère et rappelle, sur des proportions moindres, celle de la ville de Prague ; le nombre et l'importance des églises dans ces deux cités, indiquent qu'elles furent le berceau de la civilisation indigène et le lieu où la société commença à se constituer. Après avoir conquis son royaume et distribué aux chefs militaires les fiefs qui créèrent la noblesse hongroise ; après avoir attaché les vaincus à la glèbe, Etienne songea à faire enseigner la modération aux premiers, la résignation aux seconds ; à donner, par la civilisation, des bases solides à l'Etat qu'il constituait, et il établit autour de lui un clergé nombreux, en l'investissant de privilèges étendus. Il partagea son royaume en dix diocèses, et y attacha des propriétés considérables. Le nombre des églises de la Hongrie atteste que les successeurs d'Etienne continuèrent à chercher leur principal appui dans la religion.

Après Presbourg, nous passons devant cette célèbre forteresse de *Komorn*, dont le nom a une étymologie si glorieuse. Pendant l'une des innombrables guerres qui ont désolé ce pays, le commandant de cette forteresse, sommé de se rendre, répondit ironiquement : *Komm morgen* (reviens demain). L'événement donna raison à ce refus hautain, la forteresse ne fut pas prise, et elle garda le nom dont ce baptême glorieux la mettait en possession.

La ville de Gran, siège archiepiscopal du prince, primat du royaume de Hongrie, présente sur les bords du fleuve une gigantesque église en construction, destinée à tenir parmi les cathédrales de la Hongrie le rang que tient l'archevêque parmi les prélats : elle doit être l'église la plus importante du royaume. Malgré l'immense superficie que cet édifice couvre, malgré l'importance qu'attache à ce bâtiment l'orgueil national, se complaisant dans les énormes frais occasionnés par cette construction, j'avoue que je l'ai peu examinée ; je n'aime point les églises neuves, ne pouvant m'y représenter, comme dans les anciennes, les prières, les larmes, les douleurs des générations qui sont venues y apporter leur foi et y chercher des

(1) Plats de farine.

consolations; de plus le sens religieux me semble manquer aux architectes de notre temps, si habiles qu'ils soient d'ailleurs, et l'église de Gran ne me paraît pas destinée à me faire revenir de cette prévention.

Nous allons être obligées pour regagner la Moldavie, de parcourir une partie fort inconnue de la Hongrie; de traverser les monts Krapack, et de nous diriger vers la Galicie, à travers des contrées, peut-être intéressantes au point de vue pittoresque, mais n'offrant aucun intérêt historique, et singulièrement dépourvues de tout confort. La poste n'est point établie dans la direction que nous allons prendre, et comme les routes sont peu sûres, on nous a remises à la garde d'un petit bourgeois de la ville d'Erlau: il nous loue ses chevaux, une sorte de grand coche construit de façon à supporter toutes les difficultés de routes fort négligées, et nous accompagne pour prolonger notre voyage et surveiller son cocher. Notre immense voiture contient un ménage complet: ustensiles de cuisine, vaisselle, literie, bibliothèque, rien n'y manque, et nous pouvons braver les privations qui nous attendent pendant un voyage de dix à douze jours, dans un pays inexploré et éloigné de tout centre civilisé; j'allais oublier la cave, composée des meilleurs vins du pays, entre autres, de ce célèbre vin de Tokai, dont les Hongrois se montrent si fiers, et qui a, selon eux, la couleur et la valeur de l'or. Ce dernier détail a été soigné, en conséquence des inquiétudes inspirées par l'apparition du choléra, et parce qu'on attribue au vin de Tokai de souveraines vertus anticholériques.

Notre première halte un peu prolongée a eu lieu à Kassovi, petite ville que j'ai eu le loisir d'examiner. Les cartes géographiques allemandes, fidèles au système *germanisant*, l'affublent du nom de Caschau. Kassovi est une ville fort bien construite, avec des rues bien alignées, des places régulières, de jolis hôtels, appartenant au style du dix-septième siècle: il n'y manque rien que des habitants.

Nous sommes assez bien logées dans un hôtel, où nous avons été accueillies par un aubergiste stupéfait d'avoir à exercer ses fonctions; je ne puis m'expliquer sa profession au milieu d'une ville qui semble vouée à l'enchantement qui avait frappé et immobilisé le château de la Belle au bois dormant. Cependant le sentiment national et l'instinct guerrier de ce peuple se manifestent même dans cette ville où toute existence semble suspendue; nos croisées s'ouvrent sur une place où l'on voit un individu faisant manœuvrer gravement, au son du tambour, tout un bataillon d'enfants: je ne comprends pas trop l'utilité de cet enseignement prématuré, ni les services que peuvent rendre à la patrie ces citoyens de huit à dix ans.

Nous avons quitté Kassovi, et je me suis retrouvée en rase campagne avec un plaisir indicible. Le voisinage des montagnes s'annonce déjà: la végétation se compose principalement d'arbres, dont la sombre et solide verdure résiste aux rigueurs d'un hiver précoce et prolongé; de clairs ruisseaux sillonnent un sol sablonneux et rocailleux; des collines, dont le nombre et l'élévation croissent à mesure que nous avançons, semblent vouloir nous préparer à l'apparition grandiose des monts Krapacks.

Je ne saurais sans ingratitude omettre de rendre hommage aux procédés de fabrication des carrossiers indigènes: notre coche a supporté avec une solidité inespérée et inexplicable, les chocs les plus rudes et

les plus abominables secousses qu'il soit possible d'imaginer. Nous rencontrons sur notre route une capricieuse rivière qui, se repliant sans cesse, revenant sur ses pas, s'éloignant pour se raviser encore, et reparaitre alors qu'on la croyait rangée à son devoir d'honnête cours d'eau et en train de couler vers son embouchure, nous a présenté dix-sept fois déjà son lit à traverser; or comme le nombre des ponts nécessaires serait trop considérable, les Hongrois ont jugé à propos de ne rien faire à demi, et se sont complètement abstenus de ces constructions fastidieuses par leur uniformité; aucun pont n'existe donc pour traverser cette fantasque rivière. On descend de ses rives parfois très-escarpées, on s'élance à travers ses eaux, puis on remonte sur la rive opposée à grands renforts de prières, de menaces, d'encouragements et de coups de fouet adressés à l'attelage; il nous arrive souvent d'être tout à coup jetées l'une sur l'autre, tandis que les nombreux paquets qui garnissent l'intérieur de notre coche nous accablent de leur poids et de leur contenu. « Ce n'est rien, répond invariablement notre conducteur peu ému de nos exclamations, c'est un tronc d'arbre — ou bien un roc — ou bien un fossé à sauter; » nous nous sommes tirées jusqu'ici de ces difficultés à l'honneur de tout le monde. Nous sommes courageuses, notre conducteur est patient, les chevaux excellents et la voiture solide.

Malgré les petits périls de la route, malgré les incommodités et les privations que nous subissons journallement, je ne saurais regretter les circonstances qui nous ont obligées à ce voyage accompli dans des conditions exceptionnelles; nos haltes sont fréquentes, car notre conducteur est fort soigneux de la santé de son attelage.

Dès qu'un groupe de maisonnettes se dessine à l'horizon, il se dirige vers celle qui est la plus importante, et qui, invariablement, se trouve être un cabaret; et nous connaissons si bien la ténacité de ses résolutions et l'inutilité de nos réclamations, que nous nous résignons d'avance à une halte de quelques heures. Nous descendons de voiture, on transporte un tapis et quelques coussins près du site que nous choisissons, nous prenons notre repas, nous faisons des lectures ou bien notre correspondance, en face des plus magnifiques tableaux que l'on puisse rêver.

Je vous écris en ce moment au milieu d'une nature écrasante à force de grandeur et de beauté. J'ai eu quelque peine à m'y habituer et à respirer librement dans ces âpres solitudes. Au-dessous de nous s'étagent les montagnes et les collines qui vont, en décroissant d'élévation, aboutir aux plaines; au-dessus, en suivant une progression qui semble infinie, s'élèvent des pics sauvages, innomés, dressant jusqu'au ciel leurs masses couvertes de noirs et majestueux sapins. Nous voyons au loin les circuits de rivières qui charrient une assez grande quantité de paillettes d'or pour donner lieu à un travail productif, et qui attirent les Ziguins *orpailleurs*, dont le métier consiste à trier le sable des cours d'eau, afin d'en extraire le précieux métal qui s'y trouve: le silence le plus complet, le plus éloquent enveloppe ces solitudes que parfume la pénétrante odeur de la résine. Combien je préfère à tous ces lieux si hantés, si vantés, à toutes ces beautés de la Suisse ou des Pyrénées, déshonorées par l'admiration banale des flots de touristes qui s'y déversent

pour satisfaire aux exigences de la mode, mes chères montagnes des Krapacks, inconnues, désertes, et sur lesquelles l'empreinte divine n'a pas été effacée par les traces humaines! Leurs forêts n'ont pas été décimées par l'exploitation, l'industrie n'a pas ouvert leurs flancs pour en extraire les richesses minérales qui y sont contenues, la spéculation, enfin, n'a point trafiqué de leurs beautés pour attirer des admirateurs qui viennent y chercher les émotions que tout homme, en possession de loisirs et d'écus, doit acquérir sous peine d'infériorité sociale : il est si humiliant en effet d'ignorer ce que tout le monde connaît! J'ai vu ces montagnes des Krapacks sans avoir un itinéraire classique à suivre, éprouvant librement une admiration qui ne m'était pas indiquée par un guide quelconque; mais, hélas! on a si besoin de houille, d'or, d'argent, que dans peu d'années peut-être le caractère sauvage de ces contrées sera complètement modifié; j'en emporte, j'en garde précieusement le souvenir, je sens que je m'y réfugierai souvent par la pensée, que je me reporterai aux sensations nouvelles inespérées qui m'ont si vivement agitée en présence de ces merveilleuses beautés, grandes et pures comme à l'heure où la main de Dieu les créa: je ne vous donnerai ni récits pittoresques, ni indications géographiques, ni renseignements minéralogiques, je vous dirai seulement que je ne retrouverai plus jamais — que par le souvenir — un sentiment d'admiration aussi élevé, aussi complet, aussi radieux que celui par lequel j'ai été saisie dans ces solitudes.

C'est à Bartfeld que je continue ma lettre; nous passerons une journée dans cette bourgade, et je n'y éprouve aucun des sentiments d'ennui qui m'ont dominé à Kassovi, par exemple, ville bien plus importante, selon l'estimation des géographes, et les chiffres de la statistique. Bartfeld est situé littéralement au milieu des montagnes, les maisons se sont accommodées comme elles l'ont pu de leur voisinage et de leurs inégalités; on n'aperçoit plus de panorama, on n'embrasse plus d'un coup d'œil toutes ces gradations de montagnes et de collines, qui naguère nous offraient l'image d'un océan aux vagues figées; la vue est resserrée dans des gorges étroites, bornée par des montagnes couvertes de forêts; mais que de charmantes surprises, que de découvertes se révèlent à chaque pas dans ces défilés, dans les sentiers à peine indiqués, qui conduisent au pied de quelque fière muraille de rochers, au bord de précipices effrayants, près d'un ruisseau dans lequel on suit les jeux d'une multitude de truites dorées! C'est justement ces horizons rapprochés que je préfère, avec l'imprévu qu'ils tiennent en réserve, et dont on entre en possession à chaque nouveau pas qu'on y fait; ces grandes étendues de vue, réputées belles, en raison de l'espace qu'elles comprennent, me semblent ennuyeuses comme l'aspect d'une carte de géographie; on se lasse bien vite de les voir étalées, uniformes et n'ayant plus rien à dire, parce qu'elles ont tout dit dès le premier moment; les points de vue que j'aime, ont un charme plus intime; on n'y amène pas une compagnie nombreuse, conviée à sanctionner de son approbation les traditionnels éloges qui sont l'attribut de certains aspects; on y vient seul dans le silence, sous les ombrages des grands arbres qui se rejoignent au-dessus du sentier, si étroit qu'il commande la solitude.

Nous sommes arrivées à Dukla, par une splendide après-midi; le soleil couchant éclairait l'unique rue du bourg, dans toute sa longueur, mais sa clarté ne nous signalait aucun gîte possible. Nous nous voyions dans la dure alternative de passer, dans notre voiture, une nuit, déjà très-fraîche dans ces régions, ou bien d'accomplir le sacrifice tout entier, et, après avoir emprunté aux chevaux leur litière, d'aller encore partager leur abri. On semble avoir prévu les chevaux ici; car j'ai aperçu une écurie fort présentable, mais on n'a pas compté sur les voyageurs. Le cabaret de Dukla se compose uniquement d'une pièce consacrée au débit des boissons; nous nous regardions avec découragement, et ne prévoyant aucunement la démarche que le génie inventif de notre conducteur allait lui inspirer. Il se dirigea vers un petit jardin, et alla aborder, près d'un superbe massif de dahlias, une jeune femme occupée d'un travail à l'aiguille; après une conversation de quelques minutes, la jeune femme se leva vivement et vint avec empressement près de notre voiture.

« Vous devez passer la nuit à Dukla, mesdames, nous dit-elle avec le plus sympathique et le plus gracieux sourire; et comme vous ne trouveriez pas à vous y loger, vous ne pouvez refuser de descendre chez moi: mon mari est un employé du gouvernement, il va rentrer, et serait désespéré si je ne réussissais pas à vous faire accepter mon offre.

Nous ne pouvions ni ne voulions refuser, et comme la jeune femme nous quittait, pour donner quelques ordres, je demandai à notre conducteur quel avait été le sujet de la conversation qui avait provoqué cette proposition si obligeante.

— Je ne lui ai pas dit grand chose, me répondit-il en souriant d'un air fier; je lui ai dit seulement que vous arriviez de Paris. »

Cette explication compliquait l'énigme, au lieu de la résoudre. Notre hôte nous attendait sur le seuil de sa maison, pour nous introduire dans un petit salon bien simple, mais bien propre, orné de cornets en verre, garnis de gros bouquets de fleurs; plusieurs lithographies étaient suspendues aux murs, et représentaient quelques orateurs populaires et contemporains, Napoléon et plusieurs victoires remportées par les Français. La maîtresse de la maison nous conduisit à la chambre qui nous était destinée; il faut avoir vécu comme nous l'avons fait depuis dix jours, avoir couché sur la paille, pour comprendre le ravissement qui nous saisit à la vue de deux lits et d'une table de toilette. Une table était préparée au salon quand nous y revînmes, et l'on nous servit cet excellent café à la crème, qui, dans tous les pays, s'étendant depuis la France jusqu'à la Russie, constitue le déjeuner et le goûter de tous les habitants à quelque classe qu'ils appartiennent. — Comme nous exprimions notre reconnaissance pour cette hospitalité, que notre qualité d'étrangères et d'inconnues nous donnait si peu le droit d'espérer, la jeune femme poussa une exclamation: «Étrangères!... oh! non, mesdames, vous ne l'êtes pas; vous êtes Françaises, vous venez de Paris.... que de raisons pour que l'on soit heureux de vous accueillir.... Outre l'intérêt et la sympathie que j'éprouve pour votre pays, Paris en particulier m'inspire une curiosité que je n'avais guère, hélas! l'espoir de satisfaire à Dukla; parlez-m'en, je vous en supplie, et c'est moi qui vous serai bien reconnais-

sante!» Quel étrange empire exerce la France! D'un bout à l'autre du monde, les peuples vivent de sa vie, et adoptent la direction qu'elle prend; quelles que soient les voies ouvertes devant l'humanité, sciences, philosophie, industrie, elle ne s'y jette que lorsque la France s'est avancée pour sonder le terrain. On l'accuse de ne suivre aucune de ces voies avec persévérance, de les essayer toutes avec une facilité et une mobilité qui marquent d'éternels découragements et des doutes toujours renaissants, et on lui reproche de retirer pour elle-même peu de fruit de tous ses essais. Ceux qui portent ces accusations méconnaissent le véritable rôle de la France: si elle change souvent de direction, c'est que sa mission est sans doute d'essayer toutes les voies, afin d'en proclamer les inconvénients et les avantages, et de les signaler par son exemple à ceux qui les trouveront en harmonie avec leurs forces et leurs besoins. Cette

harmonie est pressentie par l'instinct universel; elle explique l'intérêt passionné avec lequel les peuples et les peuplades, les capitales et les bourgs suivent des yeux et du cœur tous les événements de son existence.

Le bruit de la clochette de notre équipage hongrois nous avertit, le lendemain matin, qu'il fallait continuer notre voyage: notre conducteur et notre attelage, réconfortés par une bonne nuit, s'apprétaient à fournir une longue journée; nous quittâmes avec regret et reconnaissance nos excellents hôtes de Dukla; une courte distance nous séparait du point qui marquait la frontière de la Hongrie, nous venons de la franchir en nous disant: que nous avions reçu l'hospitalité au nom de la France, pendant la dernière nuit que nous avions passée dans ce pays si lointain et si ignoré.

M^{me} EMMELINE RAYMOND.

ALFRED LE GRAND

Explication de l'Énigme Historique de Septembre.

Alfred vivait dans le même siècle que Charlemagne. Il monta en 871 sur le trône d'Angleterre, ou pour mieux dire sur le trône des West-Angles. Mais cette royauté était bornée, menacée de tous les côtés par les invasions des pirates danois, qui, ne se contentant plus de faire des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne, y avaient fondé des établissements permanents. Ce voisinage inquiétait les sujets d'Alfred: c'était la barbarie et le paganisme du nord qui gagnaient du terrain sur la civilisation et le christianisme; le jeune roi essaya une lutte où le succès ne répondit pas à son courage. Défait par les Danois, chassé de ses propres États, il dut se réfugier dans le Somersetshire et se cacher sous les pauvres habits d'un pâtre, afin d'échapper à ses redoutables adversaires. Le roi-pasteur n'oubliait pas son royaume, par lui-même, par quelques amis demeurés fidèles à son droit et à son malheur, il cherchait à relever le courage de ses sujets et à les raidir contre l'oppression étrangère. On cite de lui, à cette époque, un trait touchant. Se trouvant pendant l'hiver dans le hameau d'Athelnay, il se vit sur le point de périr faute de provisions. La glace rendait la pêche impraticable, et il ne restait au roi qu'un seul pain pour lui et pour ses compagnons. En ce moment, un pauvre, transi de froid, demanda l'aumône à la porte de la chaumière.

Alfred se leva aussitôt, coupa le pain en deux, en donna une moitié au mendiant, en disant avec foi qu'il se reposait sur celui qui, au désert, avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Les historiens anglais ajoutent que la nuit même il vit en songe saint Cuthbert, qui le bénit et lui promit que Dieu le rétablirait bientôt sur le trône.

On raconte aussi qu'Alfred, voulant observer de plus près les forces des Danois, prit l'habit et la harpe d'un barde et se rendit au camp ennemi, où il chanta devant les chefs les scaldes nationaux et les chants de guerre des rois de la mer. Il ne fut pas reconnu, et profitant de ces renseignements, sûr du concours de tous les peuples qui habitaient la Grande-Bretagne, il rassembla quelques troupes de partisans, attaqua les Danois à Edingdon, près de la forêt de Selwood, et remporta sur les païens une victoire si complète, qu'ils furent contraints d'accepter toutes les conditions qu'il leur imposa.

Maître de l'Angleterre, il repeupla et fit cultiver les provinces dévastées par les barbares; il fortifia les côtes, créa une flotte qui poursuivait les pirates du nord sur leur élément favori, et profitant de la paix que ses victoires lui avaient assurée, il ne chercha plus qu'à procurer le bonheur à ses peuples. L'agriculture, le commerce, les arts utiles étaient encou-

ragés; il cherchait à étendre les relations de ses sujets avec l'étranger, et l'on conserve encore, dans les archives d'Angleterre, des cartes de Norvège et de Suède, aussi exactes que curieuses, exécutées par les ordres du roi Alfred. Sous ce règne heureux, on vit les villes s'embellir de monuments magnifiques; des églises de pierres remplaçaient les églises de bois; des châteaux, des forteresses, des monastères s'élevaient de toutes parts; l'université d'Oxford salua Alfred comme son fondateur, car aux qualités du soldat et du législateur, ce roi réunissait le goût des lettres et des sciences. Il les cultivait lui-même; il traduisit du latin en saxon l'*Histoire ecclésiastique*, de Bède; le *Pastoral*, de saint Grégoire; l'*Histoire romaine*, d'Orose, et les *Consolations de la philosophie*, de Boèce. L'Angleterre lui doit un code complet de lois qui fut observé religieusement jusqu'à la conquête des Normands.

Rien ne contrariait l'admiration que les bienfaits d'Alfred faisaient ressentir à son peuple; car sa vie privée était aussi belle, aussi pure que sa vie publique était grande. Sa piété le fit mettre au rang des saints:

humble et charitable, il aimait les pauvres et leur faisait d'abondantes aumônes; prodigue de son sang et de son or, il n'était avare que du temps, et le soin avec lequel il en réglait toutes les minutes explique les connaissances qu'il put acquérir et les grandes œuvres qu'il lui fut donné d'accomplir.

Ce grand roi mourut en l'an 900, à l'âge de cinquante et un ans, laissant un souvenir qu'aucun roi d'Angleterre n'a pu égaler; car il eut la gloire de délivrer son pays, de le rendre heureux et de n'avoir agi que par les plus purs motifs du patriotisme et de la religion.

Deux poètes français, Millevoye et madame de Girardin, se sont inspirés de la légende d'Alfred, et ont fait de ce jeune roi fugitif, caché sous le saxon d'un berger, le sujet de leurs vers. Le célèbre comte de Stolberg a écrit une *Vie d'Alfred le Grand*, et il existe en Angleterre beaucoup de savantes recherches sur les actions, les travaux, les lois de ce monarque, et sur les traditions qui entourent encore le nom d'Alfred dans la mémoire des peuples.

BIBLIOGRAPHIE

SOUVENIRS D'UNE DOUAIRIÈRE

Par ANNA EDIANEZ DE L.... (1).



S'il est doux de retrouver à la première page d'un livre nouveau le nom d'un auteur aimé depuis longtemps, il n'est pas moins agréable de rencontrer chez un écrivain encore inconnu des qualités charmantes qu'il suffit d'apprécier une fois pour ne les jamais oublier. Les *Souvenirs d'une Douairière* se présentent dans ces conditions. Je viens de leur consacrer deux soirées, et l'impression qu'ils m'ont laissée est si favorable, que j'ai cru devoir en parler à nos lectrices pour les engager à se procurer le même plaisir.

A notre avis, il y a dans les souvenirs de la douairière bretonne un talent d'observation, une finesse d'aperçus, une vérité de sentiment qu'on est trop heureux d'applaudir. Je voudrais donner une idée exacte de chacun de ces récits que domine toujours une pensée morale, et d'autant plus salutaire qu'elle s'épanouit, pour ainsi dire, au milieu des fleurs de la route. Ce désir, je ne puis le réaliser aujourd'hui. Je ne ferai donc qu'indiquer ici l'*Heureux Hasard*, une *Leçon*, la *Fontaine du Moine rouge*, pour apprécier avec plus de détails le *Bouquet fané* et la nouvelle si

justement nommée une *Page de la vie d'une Femme à la mode*.

Le caractère de madame de Tracy, la femme à la mode, est tracé avec autant de grâce que de profondeur. Son absence volontaire au moment de l'arrivée de Louise, l'amie de pension qui, cédant à ses prières, vient passer avec elle une partie de l'hiver; les recommandations de la bonne demoiselle Duruty à propos des agréments mondains et des exemples qui peuvent entraîner; les commérages de madame de Gourbois sur les quêtes fastueuses, occasion de promener dans une cathédrale remplie de beau monde, un manteau de velours et un chapeau à plumes; la première entrevue pleine de coquetterie, où la jeune femme, fière de l'étonnement et de l'admiration qu'excite sa beauté, s'écrie qu'il est affreux de changer au point de ne plus être reconnue par ses amis les meilleurs, tous ces préliminaires, enfin, à la fois si naturels et si habiles, préparent merveilleusement le petit drame qui va suivre, et dans lequel les vérités sévères ne manquent pas.

Des scènes variées et souvent plaisantes, qui rappellent, sans les imiter, les premiers écrits de Frédéricka Brener, nous montrent tantôt la petite Éva, l'enfant unique de madame de Tracy, priant avec sa nourrice, qui remplace sa mère auprès d'elle, tantôt la jeune tante Mathilde, bonne, mais futile, causant bals et chiffons, tandis que mademoiselle Coateon, ennuyée ou plutôt distraite, prête toute son attention aux évolutions d'une troupe de marmots qui, se culbutant les uns les autres, gravissent un tas de

(1) Un volume in-12, prix: 1 franc, chez Dentu, Palais-Royal, galerie vitrée, 13; et chez Vanier, rue Buffaut, 18.

paille au fond d'une cour. Un peu plus loin, c'est l'épisode de Geneviève, c'est l'aventure d'un chat favori, c'est toute une série de manœuvres pour arracher au mari d'une femme à la mode une garniture de robe en point d'Alençon. Il faut signaler aussi en passant le congé donné à la couturière, parce que celle-ci osait préférer l'observation d'un précepte du Décalogue au plaisir et à l'honneur de satisfaire madame de Tracy. Les réflexions de Louise à ce sujet méritent bien une citation :

« Qui eût osé dire que madame de Tracy n'avait pas de religion? N'allait-elle pas à la messe? ne s'approchait-elle pas des sacrements? sa bourse n'était-elle pas toujours ouverte à l'élégante quêtuse pour les pauvres? sa coopération acquise, à l'avance, à toutes les œuvres pieuses qui devaient avoir quelque résultat? Oui, sans doute, mais là s'arrêtait ce qu'elle appelait son devoir, et elle ne voyait pas qu'en n'exerçant aucune surveillance dans sa maison, qu'en engageant une ouvrière à profaner le repos du dimanche, qu'en repoussant impitoyablement le pauvre sans recommandation, elle méconnaissait outrageusement les devoirs sacrés qu'impose cette religion ennemie de toute hypocrisie, et qui ne s'accommodent ni aux caprices ni à la versatilité du monde. »

Les chapitres intitulés *Sécheresse de cœur*, *les Funérailles*, *Crises sur crises* ont un intérêt saisissant. Impossible d'analyser et de gâter en les abrégant des pages aussi émouvantes. Voyez plutôt comment l'auteur des *Souvenirs* raconte la maladie de la petite Eva, le soir même où sa mère s'habillait pour un nouveau bal.

« Eva n'est pas bien, dit Alain d'un air soucieux, nous ne pourrions pas sortir ce soir.

» Octavie s'approcha du berceau.

« — Oh! cette indisposition ne sera rien; tiens, la voilà qui s'endort.

« — Non, non, elle ne dort; pas et je ne serai pas tranquille avant qu'un médecin ne l'ait vue.

» Octavie fit un geste d'impatience, et se tournant vers Marion, elle lui ordonna d'aller chercher un jeune médecin qui demeurerait tout près.

« — Mais pourquoi ne pas faire appeler notre médecin, dit Alain.

« — Parce qu'il demeure trop loin, mon ami; nous n'avons pas le temps d'attendre.

» Marion arriva bientôt accompagnée du jeune docteur. Après force saluts, il s'approcha d'Eva.

« — Eh bien! monsieur, n'est-ce pas qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter? demanda Octavie.

» Le jeune homme, qui la voyait prête à partir pour le bal, s'inclina vers elle :

« — En aucune façon, madame, répondit-il d'un ton léger, qu'il crut propre à la rassurer; cette petite fièvre ne sera rien. — Puis il rédigea une courte ordonnance et partit.

« — Tu vois que j'avais raison, s'écria Octavie. Alons, dépêche-toi, maintenant, ou nous arriverons les derniers.

» Mais Alain restait les yeux attachés sur le visage de sa fille; il écoutait d'un air inquiet sa respiration irrégulière.

« — Cet homme est un ignorant, dit-il tout à coup; Eva est plus malade qu'il ne le pense: qu'on aille à l'instant chercher M. Lormel.

» — Mais M. Lormel demeure à l'autre bout de la ville, répliqua Octavie, il n'est presque jamais chez lui; si nous l'attendons, nous arriverons trop tard.

» — Que veux-tu, ce ne sera qu'un bal sacrifié: sérieusement, il nous est impossible de quitter notre enfant en ce moment.

» — Et pourquoi? s'écria Octavie avec emportement; parce qu'elle a un peu de fièvre? Mais c'est absurde, ridicule; et puisque ma toilette est faite, j'irai!

» — Seule!

» — Puisque tu refuses de m'accompagner.

» — Mais, je te le répète, Octavie, je ne suis pas tranquille, et le témoignage de ce médecin ne m'inspire aucune confiance.

» — Alors, puisque cela te plaît, reste à regarder Eva dormir, moi je pars.

» Et elle se pencha avec précaution pour ne pas froisser ses dentelles et toucher du bout des lèvres la joue enflammée de l'enfant. Puis, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Alain s'élança et la ferma avec violence.

« — Ta place est ici, s'écria-t-il d'une voix que la colère et l'indignation faisaient trembler; et puisque tu n'écoutes ni mes prières ni ton devoir, je t'ordonne de rester.

» Octavie devint fort pâle et un sourire amer plissa ses lèvres.

« — Encore des scènes, dit-elle; est-ce que tu deviens fou? ce ton tragique ne m'effraie pas, comprends-le bien, il me fait pitié...

» Et écartant de son éventail le bras d'Alain encore étendu vers elle, elle sortit.

» Alain, le front courbé et pâle, les sourcils froncés, retourna s'asseoir au chevet d'Eva. Bientôt le roulement d'une voiture nous apprit le départ d'Octavie. J'échangeai avec Mathilde un triste regard, et toute notre attention se porta sur la petite malade, dont l'indisposition commençait à offrir des symptômes alarmants. Sa respiration devenait sifflante et embarrassée, et sa main se portait à sa gorge, comme si elle sentait que là était le siège du mal.

» Le domestique envoyé chez M. Lormel est revenu seul. Alain, dont l'agitation croît à chaque minute, le renvoie avec ordre de le faire chercher partout où il pourrait se trouver. Une heure s'écoule dans l'attente et l'inquiétude: Eva parle avec peine et d'une voix étranglée; une affreuse idée me traverse l'esprit... Enfin, nous entendons dans l'escalier le pas de M. Lormel. Le docteur s'avance près du berceau, examine Eva, et se tournant brusquement vers Alain :

« — Que me disait donc votre domestique, qu'un médecin était venu, et qu'il avait dit que c'était un peu de fièvre!... cette enfant a le croup!

» Ce mot sinistre nous frappa au cœur, Alain devint livide.

« — Le croup, répéta-t-il, ma fille! ma fille! mon ami, sauvez ma fille!

» M. Lormel secoua la tête, et donna des ordres qui furent exécutés sur-le-champ. Alors je pensai à Octavie, qui ignorait le danger où se trouvait son enfant. Je demandai timidement s'il fallait l'envoyer chercher.

« — Non, répondit Alain d'une voix saccadée, et le domestique qui enfreindrait cet ordre serait chassé.

» Un silence de mort règne bientôt autour de ce berceau, où notre Eva se débat sous l'étreinte du mal

affreux qui vient de la saisir. Les crises deviennent d'heure en heure plus fortes et plus fréquentes. Nous suivons dans une angoisse profonde les progrès de cette horrible agonie; des larmes brûlantes coulent de tous les yeux. Les souffrances d'Éva augmentent; tout à coup elle bondit et se dresse debout sur son lit. Des cris rauques et inarticulés s'échappent de ses lèvres entr'ouvertes et desséchées; sa poitrine, où l'air va manquer, se soulève; elle nous tend les bras comme pour nous implorer, et nos sanglots seuls lui répondent.»

Parlons maintenant du *Bouquet fané*.

Ce récit commence par une visite de l'auteur au manoir de la Chesnaye, qu'il ne faut pas confondre avec l'habitation bien connue où furent écrites les trop célèbres *Paroles d'un Croyant*. Ici, mademoiselle Ediane ne venait point chercher les traces d'une vie orageuse, mais le souvenir d'anciens amis au milieu desquels elle avait habité longtemps. Le manoir n'appartenait plus à la même famille; la visiteuse n'avait point la pensée de se montrer aux nouveaux propriétaires, seulement, elle voulait revoir le bois de sapins témoin de ses jours d'enfance, et faire quelques pas dans l'avenue où son retour était accueilli, naguères avec empressement. Par bonheur, la rencontre d'un garde vint la rassurer; ceux dont elle craignait la présence étaient à Saint-Brieuc: on pouvait sans troubler personne pénétrer dans les jardins et dans les appartements. L'autorisation, mise à profit, nous vaut aujourd'hui une suite de gracieux tableaux où des traits d'une sensibilité profonde s'unissent à l'enjouement le plus aimable. Cependant, contrairement à l'attente du lecteur, nous devons l'histoire du *Bouquet fané* au nouvel ameublement, au portrait d'un inconnu qui tenait la place d'un autre portrait cher à la mémoire. Des fleurs, depuis longtemps flétries, apparaissaient entre la tapisserie et le cadre. Ces fleurs avaient été placées là par des mains d'enfants, le jour de la fête de leur père, officier de marine, commandant alors le *Bayard*, et qui, au moment du départ, avait promis à sa femme de ne plus voyager à l'avenir.

Tous les détails de ce récit, à la fois si simples et si attachants, sont pleins de charme et de vérité. Les vœux des enfants réunis autour du portrait; la joie de madame de Plougoff, lorsqu'en jetant les yeux sur le journal qu'elle se disposait à lire au père de son mari, elle apprend l'arrivée à Brest du *Bayard* si impatientement attendu; le départ précipité pour aller surprendre le cher voyageur; le lieutenant Fresnau reconnu dans le canot, et poursuivi dans les rues de la ville maritime par la jeune femme et le petit garçon, qui l'appelle sans réussir à se faire entendre; la fuite de cet officier et du prêtre qui l'accompagne, tout cela est parfaitement raconté et vous fait battre le cœur. La scène suivante est admirable d'observation et de sentiment. Hélas! j'ai vu, au foyer de ma mère, dans une circonstance toute semblable, les mêmes efforts pour préparer une pauvre veuve au malheur qui la frappait, et la même confiance inébranlable déjouant les insinuations les plus ingénieuses. Je laisse parler encore mademoiselle Anna Ediane.

« Quand madame de Plougoff entendit des pas d'hommes retentir sur l'escalier, elle dégagea rapi-

dement son bras passé sous la tête de l'enfant, et courut elle-même ouvrir la porte.

« Ce n'était pas celui qu'elle attendait; mais c'était le compagnon de ses voyages, l'ami de sa jeunesse. L'expression radieuse de sa physionomie ne s'effaça donc pas, et tendant ses deux mains à l'officier :

« — Enfin, vous voilà, monsieur, dit-elle, savez-vous que tout à l'heure, j'ai couru longtemps après vous?... J'étais si pressée d'avoir des nouvelles de Henri! pourquoi donc n'est-il pas encore venu à terre, lui?

« — Cela ne lui a pas été possible, madame, répondit le lieutenant, d'un air contraint...

« — Je désire bien vivement que M. de Plougoff n'apprenne pas notre arrivée à Brest, dit-elle, car je tiens à la surprise. Il ne connaît pas encore ce petit ange, monsieur l'abbé, ajouta-t-elle en désignant Anna du geste, et c'est pourquoi j'ai voulu l'amener. Ma petite Anna est forte et gentille, monsieur Fresnau, elle ressemble à son père d'une manière frappante: voyez plutôt.

« Et se levant, elle découvrit le visage gracieux de la petite fille endormie. Puis, après avoir baisé bien légèrement sa joue, sur laquelle se projetait l'ombre de ses longs cils noirs, elle se rassit...

« — Mais, enfin, je vous revois bien portants, et votre voyage a été heureux, n'est-ce pas?

« — Mon Dieu, madame, vous savez qu'il n'y a guère de bonheur complet en ce monde, répondit l'aumônier, qui commençait à s'apercevoir qu'il n'avait à attendre de son compagnon d'autre secours que celui de sa présence; notre voyage, commencé sous d'heureux auspices, a fini malheureusement. Nous avons eu la fièvre typhoïde à bord.

« — Et a-t-elle fait des victimes?

« — En grand nombre, madame, nous avons eu la douleur de voir plusieurs de nos compagnons mourir entre nos bras, au moment où ils espéraient revoir bientôt la France.

« — Cela est désolant et pour eux et pour ceux qui les aimaient. Je suis heureuse que Henri ne m'ait pas écrit cela; l'inquiétude m'aurait tuée.

« Les deux hommes échangèrent un regard à la dérobée. Cette confiance intrépide, que rien n'ébranlait, les épouvantait.

« — M. de Plougoff n'a pu vous en avertir, madame, reprit le prêtre, dont la voix tremblait d'émotion; car le fléau s'est sévi que lorsque nous approchions de terre.

« — Ah! mon Dieu! Henri a donc pu en être atteint sans que je l'apprise? s'écria la pauvre femme avec effroi. Messieurs, Henri est malade, et c'est pourquoi il n'est pas venu à terre, et c'est ce que vous venez m'annoncer; folle que je suis, de n'avoir pas deviné la vérité! Vous ne répondez pas... C'est cela, n'est-ce pas? Oh! dites-le donc, au nom du ciel, vous me faites mourir!

« — C'est vrai, madame, ce n'est que trop vrai, M. de Plougoff a été un des premiers atteints.

« La jeune femme devint extrêmement pâle et elle porta vivement la main à son cœur, qu'une douleur aiguë déchirait.

« — Je vais partir, s'écria-t-elle, monsieur Fresnau, je veux aller le voir; ne me refusez pas, vous me feriez trop de mal.

» — Hélas ! madame, dit le lieutenant, pressé de mettre fin à cette scène, il est trop tard.

» — Trop tard ! répéta la malheureuse veuve avec égarement, trop tard ! Oh ! il est donc mourant, Henri, et vous ne me le disiez pas ! Mais qu'importe ? je veux le voir et personne au monde ne m'en empêchera ! »

Voilà bien la douleur dans ce qu'elle a de plus poignant ; la voilà cherchant à détourner le coup qui la frappe ; la voilà tout entière dans ce cri où l'âme déchirée s'attache à un dernier espoir :

« — Oh ! il est donc mourant, Henri, et vous ne me le disiez pas ! »

Et plus loin encore, quelle vérité d'accent :

« — Mort, s'écria-t-elle en joignant les mains, Henri serait... Oh ! non, non ; dites que vous vous êtes trompés... qu'il est mourant, mais par pitié ne dites pas qu'il est mort ; je veux bien qu'il meure, mais il faut que je le voie... Il mourra, il mourra, je m'y résignerai après que je l'aurai vu, pas avant ! »

Il faut terminer ; aussi bien j'ai la ferme confiance que les citations qui précèdent recommanderont beaucoup mieux l'ouvrage que ne pourraient le faire tous mes éloges. Une femme célèbre a dit qu'il fallait lire pour s'instruire, se corriger et se consoler. Eh bien, je ne crois rien exagérer en affirmant ici qu'un lecteur de bonne volonté trouvera facilement ce triple avantage dans les *Souvenirs d'une Douairière*.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

DES

DÉLASSEMENTS PERMIS

Par le R. P. HUGUET, mariste (1).



Une revue critique disait, en parlant du livre que nous recommandons aujourd'hui à nos lectrices, « que c'était le meilleur qui eût été écrit sur la matière. » Nous n'avons rien à ajouter à cet éloge juste et complet ; nous ferons remarquer seulement combien l'idée même qui a inspiré cet ouvrage est utile et féconde. Les délasséments sont nécessaires ; ils occupent une place dans toute vie bien ordonnée, car le corps a besoin de se reposer, l'âme de se détendre, et les écrivains, même les plus austères, n'ont pas cru devoir refuser ce soulagement au chrétien militant sur la terre. Mais le choix de ces délasséments est délicat ; souvent les consciences timorées hésitent, reculent, et, faute de lumières, n'osent pas goûter même les délasséments les plus permis. Un livre sur ce sujet devait donc être favorablement accueilli : l'auteur parcourt la longue série des plaisirs que le besoin du repos, le goût du monde, le luxe, les raffinements de la mollesse ont tour à tour inventés ; ces plaisirs, il les examine, il les juge, en recourant, non-seulement aux graves auteurs qui en ont parlé, mais en s'appuyant, alors surtout qu'il s'agit de plaisirs dangereux, des aveux de ceux qui en ont goûté l'ivresse ; on comprend que sur ce

grand nombre de délasséments qu'il soumet à sa pressante analyse, beaucoup sont réprouvés par la sagesse chrétienne, et le P. Huguet donne à l'appui de cette défense les meilleures, les plus fortes raisons ; d'autres sont tout au plus permis, mais avec des mesures et des restrictions qui en rendent l'usage inoffensif ; d'autres enfin sont conseillés, et le pieux auteur sait en décrire à merveille les charmes innocents. La lecture de ce livre est extrêmement agréable : des citations heureuses, des anecdotes bien choisies, des leçons aimables et spirituelles déguisent la sage sévérité de la doctrine que l'auteur n'a pas cédée ; car si le christianisme autorise les délasséments, il sait faire parmi eux un choix délicat, une épuration judicieuse ; il veut dans les plaisirs qu'il permet comme dans les devoirs qu'il impose, le salut des âmes, et non leur danger, danger auquel les exposerait également et l'excès du relâchement et l'excès du rigorisme. Les paroles suivantes de saint François de Sales pourraient servir d'épigraphe au livre du P. Huguet :

« Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis
» joyeux et aimables, sonner du luth ou autre instru-
» ment, chanter en musique, aller à la chasse, ce
» sont récréations si honnêtes, que, pour en bien
» user, il n'est besoin que de la commune prudence,
» qui donne à toutes choses le rang, le temps, le lieu
» et la mesure. »

Le plan du livre est simple. L'auteur examine d'abord les plaisirs faciles, naturels, à la portée de tous : la promenade, la contemplation de la nature, les exercices gymnastiques, la culture des fleurs ; ces délasséments doux, innocents qui plaisent toujours et ne fatiguent jamais, sont décrits avec verve, avec fraîcheur, et l'écrivain reporte vers Dieu les émotions que fait naître dans l'âme la beauté de la création comme aussi les joies du cœur que l'on ressent dans les réunions de famille. Les délasséments plus raffinés, fruits de la civilisation, succèdent à ces premiers plaisirs que le pauvre partage avec le riche : la lecture, la musique, le jeu provoquent tour à tour les réflexions de l'écrivain. Déjà, dans ces jouissances, le besoin de la règle se fait sentir, car ce sont des fruits de l'arbre de la science ; elles font connaître le bien et le mal. La lecture élève l'âme ou la perd ; la musique calme les passions ou les excite ; le jeu est le plus simple des délasséments ou une fougue insensée ; dans ces plaisirs de chaque jour, distractions du coin de feu, le discernement et la direction sont nécessaires. Que sera-ce donc lorsqu'il s'agira des divertissements publics, bals, spectacles, soirées, plaisirs parfois si peu nuisibles pour ceux que leur position y condamne et qui y apportent une raison mûrie avant l'âge, ou la désillusion de l'expérience ; plaisirs si perfides pour ceux qui s'y jettent sans nécessité, et qui y répandent toute leur âme ?

Des entraînements du monde au goût du luxe et de la toilette il n'y a pas loin, et beaucoup de femmes diraient que le luxe et la parure sont le plaisir des autres plaisirs ; l'auteur n'épargne pas à ce sujet les dures vérités ; il fait parler tour à tour les écrivains chrétiens, les moralistes, les mondains eux-mêmes dont il recueille en toute occasion les salutaires aveux. Écoutez ceux qui ont épuisé la coupe des jouissances, qui n'ont refusé aucun désir à leur âme, aucune recherche à leur corps, ils répètent tous avec une in-

(1) Un fort volume 1 fr. 80 c. Lyon, chez Girard et Josserand, 4, place Bellecour, et chez tous les libraires.

curable mélancolie les mots que le Sage soupirait sur le trône : *Vanité des vanités ! tout est vanité !*

Notre siècle, lassé de tout, a cherché dans le mystère, dans le surnaturel, de sombres et violentes émotions. Le magnétisme, les tables tournantes, les évocations ont amusé (si ce mot peut s'appliquer à des objets sinistres) certains salons de Paris et de la province. Le P. Huguet s'explique catégoriquement sur ces pratiques que l'Eglise b'âme sans les condamner, et dont les esprits éclairés et sages ont reconnu les abus. Ce chapitre est un des plus remarquables et des plus neufs du livre.

Un dernier coup d'œil jeté sur le monde, sur la fragilité de ses plaisirs couronne dignement l'ouvrage que nous recommandons à nos lectrices, comme un des plus utiles et des plus agréables qu'elles puissent placer dans leur bibliothèque.

Peut-être leur enlèvera-t-il quelques illusions, peut-être arrachera-t-il le bandeau que de jeunes yeux aiment à garder; peut-être leur fera-t-il voir le monde sous des couleurs vraies, c'est-à-dire peu agréables; peut-être résultera-t-il de tant de témoignages réunis par l'auteur un dégoût des fêtes, une crainte des vains plaisirs. Mais est-ce un mal? La vie sera-t-elle pour cela décolorée, et ne restera-t-il pas aux âmes éclairées avant l'âge et l'expérience, Dieu, la famille, la nature, l'étude, c'est-à-dire la source des plus pures jouissances et de fêtes dont on ne se lasse pas? Aimer, contempler, connaître, n'est-ce pas préluder ici-bas à la fête éternelle des cieux?... M. B.

LA FAMILLE DUMONTEIL

ou

EXPLICATION DES SEPT SACREMENTS

Par M^{me} MARIE DE BRAY (1).

— 000 —

Voilà, dira peut-être quelqu'une de nos lectrices, un livre aussi inutile qu'il est sans doute ennuyeux; n'avons-nous pas toutes appris le catéchisme? Sans doute, mais de ce qu'on l'a appris, s'ensuit-il qu'on l'ait retenu? et le sût-on par cœur, ce livre admirable, ce pauvre petit livre du catéchisme, encore lirait-on avec fruit l'excellent ouvrage qui vient de nous tomber entre les mains, et que nous recommandons instamment à toutes les mères de famille, à toutes les institutrices chrétiennes.

Madame de Bray, dans un récit attachant, a trouvé moyen d'encadrer les sept sacrements et d'expliquer le sens théologique des cérémonies de chacun, de la manière la plus exacte et la plus agréable. Rien ne lui a échappé, ni la beauté si vive des dogmes de notre religion, ni l'application morale, ni la grandeur poétique du culte; elle a compris, elle fait comprendre et elle fait aimer. Son livre s'adresse à la jeunesse pour laquelle il forme, en effet une excellente lecture; mais

des lecteurs plus âgés, trop âgés pour prendre rang sur les bancs du catéchisme, pourraient trouver là un solide enseignement. Rendre accessible à tous les plus saintes vérités, c'est bien mériter de Celui dont on plaide la cause : nous espérons qu'à la satisfaction intérieure qu'un bon livre donne à son auteur, viendra se joindre pour madame de Bray le succès populaire que son travail peut et doit ambitionner. M. B.

ALLONS NOUS PROMENER

— 000 —

Je suis bien vieux, je suis Parisien, et je ne connaissais pas Paris ! Il fallait pour faire cette bonne connaissance que ma nièce, petite provinciale du fond de la Bretagne, vint stimuler mon insouciance de vieillard par sa curiosité de jeune fille.

Quand je dis insouciance, je me trompe, je devrais dire confiance dans l'avenir. Chaque fois que j'avais le désir de visiter ma ville natale un peu scientifiquement, une affaire quelconque m'arrêtait et je disais : A demain ! C'est si bon de croire au lendemain et d'oublier qu'il ne nous appartient pas !

J'avouerai, toutefois, qu'en m'engageant à accompagner ma nièce, j'étais un peu inquiet de mon ignorance.

Le hasard me vint en aide.

Je causais de mon projet chez madame la comtesse de G., mère de famille. Je fus tout surpris d'entendre ses enfants me tracer mon itinéraire : bien plus, ils avaient les noms des rues et l'étymologie de ces noms, la destination primitive des monuments, l'origine des palais et des musées, la biographie des hommes dont le souvenir est consacré par le bronze ou par la pierre; ils avaient même des notions d'architecture, d'arboriculture, de la vapeur, de toutes les sciences auxquelles on fait appel pour l'embellissement d'une grande ville.

Où donc, leur dis-je, avez-vous appris ces choses que tant d'hommes instruits ignorent, ou dont ils ne prennent pas la peine de faire l'application ?

« Je suis étrangère, répondit madame de G. ; les *Guides dans Paris* sont seulement une nomenclature qui m'a paru insuffisante dans mon plan d'éducation pour mes enfants. Il me fallait, pour notre petit voyage à travers la capitale, des détails qui pussent se graver dans la mémoire, par l'intérêt qu'ils comportent. J'ai trouvé cela dans les *PROMENADES PARISIENNES* (1), de M. Petit, ancien professeur de la reine de Portugal.

» M. Petit a passé sa vie avec l'enfance et la jeunesse; il sait leur langage et leurs pensées; il a écrit un livre qui leur est utile, instructif, amusant; car il est semé d'anecdotes charmantes. J'en ai fait mon profit, faites-en le vôtre. »

J'ai suivi ce bon conseil, et ma nièce aurait pu me croire un érudit très-aimable, si je ne lui avais donné à emporter les *Promenades Parisiennes*, pour le plus grand bien de ses compatriotes voyageurs.

R. D.

(1) Un volume in-12, chez Victor Sarlit, libraire-éditeur, 25, rue Saint-Sulpice.

(1) Chez Johanneau, éditeur, rue Bailly, 4.

LES TROIS DOTS

SIMPLE HISTOIRE.

« Ainsi, ma fille, dit madame Barthel, Céline est à ton avis fort à plaindre et madame Darusmond n'a pas le sens commun ? »

— Je ne me permettrai pas, maman, répondit Hermance, la tête baissée sur son ouvrage, de rien dire contre madame Darusmond ; mais enfin Céline est douée d'un véritable talent de peintre, et puisqu'elle n'a pas de fortune, je pense qu'il serait sage, en développant ce talent, de lui assurer une ressource pour l'avenir. Il est d'autant plus étonnant que madame Darusmond n'agisse pas ainsi, qu'elle-même a été fort heureuse de savoir manier assez bien le crayon et le pinceau pour en tirer parti. Un talent, c'est une dot cela !

— Il me semble, reprit madame Barthel, que madame Darusmond fait tout ce qu'il faut pour que sa fille acquière cette dot.

— C'est-à-dire, maman, quand les soins du ménage, les premiers au gré de madame Darusmond, ne l'emportent pas sur les études artistiques. Ce matin encore, Céline travaillait avec ardeur à finir ce joli *fixé* dont elle a pris le croquis l'autre jour, lorsqu'il a fallu tout quitter pour aller donner à manger aux bêtes de la basse-cour, attendu que Jeannette avait le pain à pétrir ! En vérité, madame Darusmond pourrait bien prendre une personne de plus dans ce petit pays, où les gages des domestiques sont si peu de chose, afin de laisser plus de temps à la pauvre Céline.

— Ma fille, dit madame Barthel d'un ton sérieux, j'aime à espérer que tu ne fais point part à Céline de ces réflexions qui me montrent combien tu es mal disposée pour sa mère ? »

Hermance devint fort rouge et baissa encore plus la tête sur son ouvrage.

« Malheureusement, reprit madame Barthel, les enfants sont trop souvent disposés à porter de faux jugements sur leurs parents. Madame Darusmond est une femme d'un grand mérite : elle a lutté et elle lutte encore courageusement contre l'infortune. Restée veuve avec trois enfants, elle a dû subvenir à tous leurs besoins, et aujourd'hui même c'est au prix de grands sacrifices qu'elle parvient à ouvrir une carrière à ses deux fils.

— Et la pauvre Céline !...

— La pauvre Céline, reprit madame Barthel, n'est pas mise en oubli par sa digne mère, crois-le bien.

— Pourtant, maman...

— Pourtant, ma fille, Céline est l'objet des plus tendres préoccupations. Madame Darusmond a appris par sa propre expérience, expérience amère, la valeur réelle des *trois dots* quelle avait eues en partage.

— Trois dots ! s'écria Hermance étonnée.

— Veux-tu que je te raconte cette bien simple

histoire ? C'est celle de la plupart des femmes que Dieu appelle à devenir l'appui de leur famille. Madame Darusmond a connu les douceurs de l'aisance ; elle a goûté les jouissances du succès ; elle a pris sa part des plaisirs du monde : maintenant, revenue de bien des vanités, elle accepte avec résignation la vie laborieuse qui lui est faite, et se souvenant des premières leçons qu'elle a reçues, elle les donne à sa fille, qui peut en murmurer quelquefois tout bas, mais qui, un jour, bénira sa mère d'une apparente sévérité.

— Ce qui m'étonne, maman, reprit Hermance, c'est que madame Darusmond parait avoir tout à fait oublié qu'elle a été artiste ; car elle l'a été, et j'ai même entendu dire à M. Richard qu'elle jouissait d'une certaine réputation parmi les femmes qui composent d'élégants dessins pour les journaux de modes. Madame Darusmond avait fait des dessins de modes ! Peut-on le croire lorsqu'on la voit affublée de son gros jupon de laine, d'une espèce de casaquin et coiffée, comme il plait à Dieu, d'un bonnet *impossible* ? Heureusement toutes les femmes, en prenant des années, ne changent pas d'habitudes et de goûts aussi complètement : toi, maman, par exemple, quoique retirée à la campagne, tu as conservé une mise et des manières qui décèlent la femme du monde.

— Ma fille, répondit madame Barthel, je n'ai pas eu à subir, comme madame Darusmond, les rudes épreuves de l'infortune. Pour toi, pour le rétablissement de ta santé, je dois seulement renoncer pendant les trois quarts de l'année à la vie de Paris. Ma position est donc bien différente de celle d'une femme que j'honore et que je veux l'apprendre à honorer.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Hermance ; mais conviens, ma bonne mère, que les dehors sont peu attrayants !

— Et c'est aux dehors surtout que vous vous arrêtez, jeunes étourdis ! Au reste, ajouta madame Barthel en souriant, moi non plus je n'ai pas rendu justice tout d'abord à madame de Lisle, la mère de madame Darusmond. C'était une femme fort ordinaire, disait-on ; elle paraissait en effet n'être que cela ; mais, épouse dévouée, mère sage, elle faisait régner dans son modeste ménage une aisance réelle et, par son esprit de conduite, elle préparait une vieillesse tranquille à son mari, un avenir pour sa fille. Madame de Lisle, soumise avant tout à la loi du devoir, accoutumait Amélie à s'y soumettre aussi ; ce n'était pas une de ces mères, comme j'en connais, qui ferment les yeux sur l'oisiveté, par exemple, sur la perte d'un temps qu'on aurait pu mieux employer, et sur mille petites négligences que les mamans trop indulgentes laissent passer comme inaperçues...

» Madame de Lisle, continua madame Barthel, après

un moment de silence, mettait en première ligne l'ordre dans toute les actions de la vie; la satisfaction personnelle n'existait pour elle que dans l'accomplissement du devoir sous toutes ses formes. Les appointements de M. de Lisle ne permettaient pas d'avoir une servante; la mère et la fille faisaient donc le ménage, la cuisine et tous les travaux à l'aiguille qui sont la source de grandes économies dans une maison. A l'époque où était venu pour Amélie l'âge de l'instruction, madame de Lisle avait arrangé les choses de manière à ce que sa fille pût faire les études nécessaires et profiter ainsi des leçons d'une femme professeur, leur voisine, leçons données presque gratuitement à la jeune fille. Celle-ci ayant montré de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin, M. de Lisle avait trouvé dans un ancien camarade de collège un autre professeur non moins capable et non moins zélé. Au sein de cette vie bien remplie, Amélie se formait aux devoirs qu'elle serait un jour appelée à remplir, et développait le talent qui plus tard devait lui offrir une ressource : elle n'avait point de fortune à espérer de ses parents; M. de Lisle ne possédait d'autre bien patrimonial que la maison qu'il occupe aujourd'hui avec madame Darusmond et sa fille. Cette maison et le beau jardin qui en dépend étaient loués alors à quelqu'un du pays. La famille n'y venait jamais; ce voyage inutile eût été trop coûteux pour de modestes revenus, et madame de Lisle n'accordait rien à l'inutilité. — « Ce sont les inutilités, disait-elle, qui réduisent à la misère les humbles gens tels que nous, et qui ébranlent les plus grandes fortunes. Le loyer que nous retirons de ce petit bien sert à l'entretenir en bon état, et nous trouverons ainsi un *nid* pour abriter notre vieillesse. »

» Tout cela te paraît fort mesquin, n'est-ce pas, ma fille? demanda madame Barthel.

— Mais... non, maman, répondit Hermance d'un ton où perçait un peu de dédain.

Madame Barthel sourit et continua de la sorte :

» La grande ambition de madame de Lisle aurait été d'augmenter ce bien patrimonial par l'achat de quelques pièces de terre avoisinantes; mais tout ce qu'elle pouvait faire, comme elle le disait, c'était, à la fin de l'année, de joindre les deux bouts.

» Amélie, entourée de tendresse, vivant dans la retraite, sans compagne de son âge, échappait à ces fantastiques rêveries que produisent l'oisiveté et la fréquentation du monde. Son père et sa mère avaient dit souvent devant elle qu'une jeune personne sans fortune ne peut guère espérer de trouver à s'établir d'une manière convenable, et que mieux valait rester fille que de faire un sot mariage. Amélie ne songeait donc nullement à se marier, lorsque M. Darusmond, parent de son professeur de dessin, se présenta comme prétendant. Il venait d'être reçu docteur en médecine. La manière dont Amélie avait été élevée avait séduit la famille Darusmond, et Amélie, charmante alors, était bien digne de l'amour d'un honnête homme. Mais la clientèle du médecin était à faire... Après bien des hésitations, on accepta M. Darusmond comme prétendant, sans vouloir fixer d'époque pour une union désirée des deux côtés; il fallait qu'avant tout le jeune docteur eût une position dans le monde.

— Maman, M. Darusmond était-il bien de sa personne?

— Mon enfant, son extérieur n'avait rien de remarquable; mais sa physionomie ouverte respirait l'intelligence.

» L'année d'ensuite des cures heureuses l'ayant mis en renom, il fut appelé près d'un vieillard auquel ses soins procuraient du soulagement. L'intimité s'établissait vite entre le médecin qui soulage et le malade soulagé. M. Lambert s'enquit de la position du jeune docteur, de ses espérances, de ses projets d'avenir. Il se récria beaucoup contre un mariage qui ne ferait point la fortune de M. Darusmond. Celui-ci vanta avec chaleur sa fiancée, parla de l'éducation si sage qu'elle avait reçue, et il intéressa tellement son malade qu'il fallut promettre de lui faire faire la connaissance de cette famille. M. Lambert voulut savoir d'abord de quel pays étaient M. et madame de Lisle; de filiations en filiations, le vieillard arriva à se figurer qu'il était leur parent!

— Était-ce vrai, maman?

— M. Lambert, ma fille, n'était pas précisément parent de madame de Lisle, mais il se trouvait allié à sa famille maternelle.

» Il prit en une telle affection le père, la mère et la fille, qu'on dût accepter la dot de vingt mille francs et le riche trousseau dont il voulut, à titre de parent, gratifier Amélie. Vieux garçon, M. Lambert n'avait pour héritier que des collatéraux; il réussit non sans peine, à vaincre les scrupules de la famille de Lisle et du docteur Darusmond, et le mariage se fit.

» Le nouveau ménage prospérait. Attentive et docile aux leçons de sa mère, Amélie établissait et maintenait chez elle l'ordre et l'économie; la réputation du docteur allait grandissant avec une rapidité telle que l'ambition se développait. Après bien des discussions, les jeunes époux finirent par faire prévaloir leur avis sur celui de leurs parents, et ils s'établirent dans l'un des beaux quartiers de Paris.

» Bientôt il fallut un nombreux domestique; la foule des malades accourait aux consultations du docteur Darusmond : Amélie, de son côté, se trouvait entourée de flatteurs et de jeunes femmes, folles de toilette, qui lui donnaient l'exemple et le goût des plaisirs du monde et de la parure. En vain madame de Lisle voulait obtenir de sa fille un aperçu au moins des revenus mobiles que donnait la clientèle de M. Darusmond, et le chiffre des dépenses annuelles de la maison, Amélie n'avait jamais le temps de faire ces deux relevés. Lorsque sa mère parlait de réformes qui lui paraissaient indispensables, Amélie mettait en avant la nécessité de faire quelque *étalage* afin d'attirer en plus grand nombre les riches clients qui savaient reconnaître d'une manière généreuse les soins de son mari. — « Au moins, disait la bonne mère, prouve-moi que tu n'as pas tout à fait oublié mes leçons en me remettant chaque année une somme quelconque que j'emploierai à arrondir notre propriété de Virey. »

» Amélie promettait, mais ne tenait jamais parole; elle ne le pouvait pas, car le luxe est un monstre dévorant et qui devient de plus en plus insatiable. Il en est de même du monde; celui-ci exige sans cesse de nouveaux sacrifices, mais ne donne guère en échange que des plaisirs factices, sur lesquels on se blase facilement, et auxquels, cependant, on recourt sans cesse quand on a perdu l'habitude et le goût des occupations de la vie intérieure.

» Mère de deux jumeaux et d'une fille, Amélie

négligeait ses enfants comme elle négligeait sa maison; elle les aimait tendrement pourtant, mais les brillantes connaissances, les parties de campagne, les eaux, les bains, et, en hiver, les concerts, les bals, tous ces plaisirs enfin qui ruinent la santé et la fortune, faisaient de sa vie un tourbillon au milieu duquel elle oubliait souvent ce qu'exigeaient d'elle ses principaux devoirs.

— Et le docteur, maman, est-ce qu'il aimait le monde comme sa femme?

— Le docteur, mon enfant, très-sérieusement occupé de son état, était heureux de voir Amélie heureuse. Quelquefois, quand les demandes d'argent devenaient plus fréquentes, il disait avec douceur: « Prends garde, mon amie, d'aller trop vite; songe que nous avons trois enfants: l'âge de l'éducation pour Maurice et pour Charles est arrivé. Au reste, tu es bonne mère et tu as été élevée par une femme qui a développé en toi l'esprit de conduite qu'elle possédait à un si haut point. »

» Ces éloges peu mérités, continua madame Barthel, faisaient rentrer momentanément madame Darusmond en elle-même, elle me l'a dit plus d'une fois: elle prenait alors la ferme résolution de s'occuper des réformes dont elle sentait la nécessité; mais par où commencer? Il n'est pas facile d'établir l'ordre dans une maison où règne le désordre; et puis, ces réformes nécessaires pouvaient donner lieu de supposer que le docteur Darusmond avait fait de mauvaises affaires, et Amélie, après avoir commencé à dépouiller ses livres de dépense, se sentait prise d'un soudain découragement; sous le plus léger prétexte, elle abandonnait un travail ingrat pour se livrer de nouveau aux entraînements du monde.

» Depuis un an, M. de Lisle, mis à la retraite, s'était retiré avec sa femme dans leur propriété de Virey. Les lettres de madame de Lisle rappelaient souvent à Amélie ses devoirs, comme compagne de celui dont les travaux ne pouvaient produire un bien-être durable que si elle y concourait par l'ordre et l'économie, et Amélie, comme toujours, promettait tout sans jamais rien tenir.

M. Lambert, dont le docteur avait prolongé la vie au delà de ses espérances, fit en mourant un testament par lequel il léguait dix mille francs à chacun des enfants de son bon docteur. Par une clause expresse, ces trente mille francs devaient être employés en achats de terres, de manière à arrondir la propriété de Virey. Cette clause, m'a dit depuis madame Darusmond, lui parut être un blâme tacite de la part de leur vieil ami. Jamais M. Lambert n'avait fait d'observations directes sur la manière dont elle dirigeait sa maison; mais il avait dit quelquefois devant elle: « Quand on a des enfants, il faut songer souvent à l'avenir! » Elle pleura donc beaucoup en recevant cette nouvelle marque de l'affection du bon vieillard, et elle prit la ferme résolution de travailler sérieusement à régler ses dépenses de manière à pouvoir placer quelque chose chaque année pour assurer cet avenir auquel jusqu'alors elle avait si peu pensé.

» Hélas! il était trop tard; un coup de foudre devait renverser toute cette prospérité: M. Darusmond, revenant de visiter un malade à Versailles, fut l'une des victimes de ces accidents encore trop fréquents sur les chemins de fer; on le rapporta expirant.

— Ah mon Dieu! s'écria Hermance, j'ignorais comment le docteur Darusmond était mort!

— Aucun mot ne pourrait peindre le désespoir de la pauvre Amélie, continua madame Barthel, et comme si ce n'avait pas été assez de ce coup affreux, elle recevait quelques jours après la nouvelle de la mort de sa mère, enlevée rapidement à la suite d'une indisposition qui n'avait présenté d'abord aucune gravité. « Non, le chagrin ne tue pas! m'a dit souvent madame Darusmond en me racontant ces tristes détails, et la bonté de Dieu permet que de si cruelles douleurs ne m'ôtassent pas la raison. J'étais mère! mes enfants n'avaient plus que moi; mon vieux père avait besoin de consolations... Je conduisis auprès de lui mes trois orphelins, puis je revins seule à Paris, où, avec l'appui d'un ami de M. Darusmond, je parvins à connaître enfin l'état de nos affaires. »

Madame Barthel s'arrêta un moment.

« Quel désastre, mon Dieu! s'écria Hermance. Pauvre femme! je comprends qu'elle ne s'occupe guère de toilette à présent! Continue, maman, je t'en prie.

— Ce fut alors, reprit madame Barthel, que madame Darusmond sentit la folie des prodigalités auxquelles elle s'était livrée pendant une prospérité passagère. Toutes les élégantes bagatelles dont, comme femme de goût et comme femme artiste, elle s'était complue à orner sa demeure, durent être vendues à vil prix. A grand-peine elle parvint à retirer une somme assez forte pour assurer à ses enfants et à elle, un revenu de deux mille francs, et l'âge de l'éducation était venu. Peu de temps avant sa mort, M. Darusmond avait mis les deux jumeaux au collège: il ambitionnait pour eux l'entrée à l'Ecole polytechnique!... Madame Darusmond se promit que le vœu de son mari serait rempli; mais le bien patrimonial de Virey ne rapportait pas encore ce que plus tard il pourrait rapporter, lorsque les dons de M. Lambert auraient permis d'en doubler la valeur. La dot qu'elle avait reçue de sa générosité avait été engloutie, comme beaucoup d'autres sommes plus fortes, dans le temps où Amélie dépensait sans compter. Il fallait songer à tirer parti de ses crayons; mais non plus comme artiste amateur, dont les fantaisies très-recherchées figuraient sur un grand nombre d'albums appartenant à de hauts personnages.

» Parmi les nombreux clients du docteur Darusmond, Amélie eut le bonheur de trouver quelques vrais amis, de ces gens de cœur qui savent ce que c'est que les luttes contre l'infortune. Plusieurs essais pour des ouvrages illustrés et pour des journaux de modes ayant réussi, madame Darusmond acquit bientôt la certitude qu'avec son travail elle parviendrait à ouvrir pour ses deux fils la carrière ambitionnée par leur père.

» En plaçant dans le modeste appartement qu'elle avait loué au quartier des écoles, quelques bagatelles, précieuses surtout par les souvenirs que ces bagatelles rappelaient, et quelques débris d'une splendeur factice, madame Darusmond pleura bien des fois. Plus que jamais, elle comprenait la bonté de son mari qui avait cru trouver dans la compagnie qu'il s'était choisie une femme raisonnable, capable de l'aider à fonder la fortune de leurs enfants, et qui, déçu dans cette espérance, ne lui avait pourtant jamais adressé un reproche. Ces reproches qu'il lui avait épargnés, elle se les faisait à elle-même avec amertume: elle se

disait que donner sa vie tout entière à ses enfants serait à peine la réparation des torts où l'avaient entraînés les séductions du monde.

» Madame Darusmond revint à Virey chercher ses enfants : elle plaça auprès de son vieux père une parente sur l'affection de laquelle elle pouvait compter, et après avoir confié le soin de ses affaires au notaire chargé par elle de compléter les acquisitions à faire au nom de ses fils et de sa fille, dotés par M. Lambert, elle commença à Paris la vie de labeurs incessants auxquels la mort de son mari l'avait condamnée.

» Madame Darusmond avait compris tout d'abord qu'il fallait resserrer par tous les moyens possibles les liens d'affection entre les deux frères et la sœur ; il fallait en outre effacer peu à peu de la mémoire de ses fils, Maurice et Charles, le souvenir du luxe au sein duquel ils avaient vécu : Céline était trop jeune pour que ces souvenirs eussent fait sur elle une vive impression ; mais Maurice et Charles avaient joué assez longtemps de toutes les aisances de la vie pour avoir contracté des habitudes qu'il était nécessaire de déraciner le plus tôt possible. Elle mit donc ses fils en demi-pension seulement, et leur donna un répétiteur qui, plus tard, devait en outre s'occuper de l'instruction de Céline.

» Madame Darusmond m'a dit souvent de quelles difficultés est semée la route pour celle qui est à la fois le chef de famille, chargé des affaires extérieures, devant gagner pour tous le pain de chaque jour, et la femme vigilante, obligée d'établir et de maintenir dans son ménage cet ordre et cette économie qui sont surtout du ressort de la mère de famille. Se souvenant des leçons reçues dans la maison paternelle, madame Darusmond aurait voulu ne souffrir chez elle rien d'inutile ; elle savait, par une amère expérience, où entraînent les inutilités que dans le monde on regarde comme choses indispensables. Elle se contenta d'abord d'une seule servante : levée au point du jour, elle donnait ses premiers soins à ses enfants et au ménage ; le soir, quand les travaux pressaient, elle veillait jusque bien avant dans la nuit ; mais ces travaux, qui étaient pour elle une si importante ressource, devinrent peu à peu tellement abondants qu'elle comprit la nécessité de prendre une seconde domestique. Il lui semblait parfois que ses dépenses augmentaient de telle façon qu'elle ne pourrait y subvenir longtemps ; car il ne faut pas s'imaginer, ma fille, ajouta madame Barthel, que l'artiste soumise aux commandes d'un éditeur peut s'occuper de ces mille détails d'intérieur qui entretiennent entre les revenus et les dépenses un juste équilibre. Madame Darusmond savait cependant qu'on ne sort pas impunément de cette voie ; elle se levait encore plus matin, elle prolongait encore les veillées, et quand elle sentait la fatigue l'accabler, retremant son âme dans la prière, elle demandait à Dieu de lui conserver la santé afin qu'elle pût accomplir sa tâche. En vain, elle avait espéré de mettre quelque chose de côté chaque année : les exigences de l'éducation de ses fils, l'entretien de sa petite famille, la nécessité de faire pour elle-même un peu de toilette (car, à Paris surtout, ceux qui travaillent doivent laisser ignorer qu'ils ont besoin de travailler), tout enfin se réunissait pour qu'à grand-peine elle pût suffire à tant d'obligations.

» Une autre inquiétude la tourmentait parfois : ses jolis dessins de modes, véritables petits tableaux de

genre, lui paraissaient souvent fastidieux à faire ; la chose importante avant tout pour ce travail, ce sont les robes, les chapeaux, la lingerie à reproduire avec une élégante fidélité. Les poses sont toujours à peu près les mêmes, et madame Darusmond craignait de se répéter à la longue ; du moment qu'un éditeur lui dirait : « Vous m'avez déjà donné quelque chose qui ressemble à cela, » la vogue dont elle jouissait disparaîtrait.

— Au fait, dit Hermance, les gravures de modes se ressemblent presque toutes ; la plupart sont mêmes assez mal dessinées ; oui, je comprends qu'il doit être difficile de faire en ce genre-là quelque chose de varié.

— Madame Darusmond, reprit madame Barthel, étant née réellement artiste, trouvait moyen d'exercer son talent dans la compositions de vignettes qui lui étaient demandées pour les keepsake et pour d'autres ouvrages à la mode ; et encore ne pouvait-elle toujours suivre son inspiration, car la commande, le goût du moment lui imposaient leurs lois.

» Ce fut un beau jour que celui où ses fils, qu'elle avait placés depuis une année seulement dans une école préparatoire pour les examens de l'École polytechnique, furent tous deux admis dans cette école où leur père eût été si heureux de les voir. Le succès des deux jumeaux ne fut pas égal : Maurice, plus fort que son frère en mathématiques, fut admis dans les premiers rangs ; Charles, qui, comme lui, dessinait très-bien et avait un goût prononcé pour les sciences naturelles, fut admis dans les derniers rangs.

— Oh ! oui, je comprends la joie de madame Darusmond ! dit Hermance.

— Sa tâche n'était pas encore terminée ; mais pendant ces huit années de lutes et de rude labeur, sa santé avait tant souffert, qu'elle se sentait hors d'état de continuer. La vogue d'ailleurs commençait à l'abandonner ; d'autres artistes avaient acquis des droits à la faveur du public ; les commandes n'abondaient plus comme autrefois... Madame Darusmond comprit que le moment de la retraite était arrivé. Et courageusement elle quitta Paris pour venir s'établir à Virey et surveiller elle-même le produit des acquisitions en terre qui avaient été faites pour ses trois enfants. Il y avait des baux à renouveler, des améliorations à obtenir...

» Son vieux père la reçut avec une grande joie, et volontiers il aurait gâté sa petite fille, car il la trouvait, ce qu'elle est, charmante ; mais madame Darusmond savait combien la flatterie est un poison dangereux, et elle conjura son père de la laisser conduire Céline comme elle-même elle avait été conduite par sa mère. — « Quoi que élevée à Paris, disait-elle, Céline n'est point une demoiselle. Autant qu'il a dépendu de moi, je l'ai formée au ménage ; elle dessine fort joliment sans doute, et mon désir est de développer en elle ce talent ; mais vous permettez, mon père, qu'elle partage avec notre vieille tante et moi ces travaux de tous les jours qui font de la femme un être réellement utile. Depuis longtemps elle et moi nous avons repris l'habitude de nous servir nous-mêmes, il faut la conserver. Sous notre direction, Céline s'instruira au jardinage et aux travaux de la campagne ; sous celle de notre bonne vieille tante, nous aquerrons toutes les deux les talents qui nous manquent ; mes fils feront

leur chemin, je l'espère, mais il m'en coûtera encore plus d'un sacrifice.

— « Ainsi, répondit M. de Lisle, tout occupée de tes fils, tu condamnes Céline à n'être qu'une ignorante ! — Mon père, répondit madame Darusmond, si j'étais restée ce que ma mère m'avait faite, je n'aurais pas aujourd'hui à m'adresser des reproches bien amers. Qu'est-ce que l'argent ? Qu'est-ce que le talent, si l'ordre et l'économie ne leur donnent une valeur réelle ? »

— Je ne dis pas non, maman, s'écria Hermance avec un petit ton de révolte qui fit sourire madame Barthel ; tout cela est parfaitement vrai ; mais ce qui n'est pas moins vrai aussi, c'est que les pauvres sœurs sont toujours sacrifiées à messieurs les frères. Je ne parle pas pour moi, ajouta-t-elle d'un ton câlin et en se penchant vers sa mère : je suis fille unique et enfant gâtée.

— Malheureusement, répondit madame Barthel, la faiblesse de ta santé m'oblige à des ménagements que je n'aurais pas pour toi si tu te portais comme Céline. Aussi, ma pauvre fille, auras-tu beaucoup à refaire pour ton éducation lorsque tu seras en ménage ; car le meilleur des maris n'a jamais l'indulgence d'une mère. Quant au prétendu sacrifice de la sœur aux deux frères, aucun reproche ne peut être adressé à ce sujet à madame Darusmond ; son intention, lorsque Maurice et Charles seront placés de manière à pouvoir se tirer d'affaire, son intention, dis-je, est d'ajouter chaque année quelque chose à la modique somme que déjà elle a commencé à mettre de côté pour Céline : elle trouve juste que sa fille, dont l'éducation a coûté fort peu de chose, reçoive en argent un dédommagement égal à la somme dépensée pour l'éducation d'un de ses frères.

— A la bonne heure ! dit Hermance ; mais... Et elle s'interrompit en rougissant.

— Mais quoi ?... Voyons, achève : que voulais-tu dire ?

— Maman, reprit Hermance, je n'ai pas encore vu beaucoup le monde, cependant mes propres observations et ce que tu viens de me dire au sujet des premiers devoirs des femmes, qui sont les occupations du ménage, m'ont fait penser une chose... Tu vas me gronder si je te la dis !

— Voyons, je ne te gronderai pas ; quelle est cette chose ?

— Eh bien ! maman, en réalité, les talents d'agrément qu'on nous donne et qui nous coûtent tant de travaux, deviennent absolument inutiles du moment qu'on est mariée ; je l'ai bien vu par l'exemple de plusieurs jeunes femmes de ta connaissance et de celles de mes amies qui sont devenues femmes à leur tour.

— Et tu en conclus ?..

— Qu'il est inutile de dépenser tant d'argent et tant de temps pour acquérir des talents qui ne servent à rien au monde.

— Je voudrais savoir d'abord, reprit madame Barthel en souriant, si c'est pour s'occuper des soins de l'intérieur que les jeunes femmes dont tu parles ont renoncé l'une à la peinture, l'autre à la musique ?

— Je ne dis pas que ce soit absolument pour cela ; mais quand on est mariée, on a envers le monde des devoirs à remplir...

— Et surtout, ajouta madame Barthel, on est charmée de montrer qu'on est sa maîtresse, en renonçant

à ces occupations de pensionnaire dont on ne connaît pas le prix. Je te ferai observer, ma chère fille, qu'un vrai talent, soit en peinture, soit en musique, apporte des jouissances trop vraies pour qu'on le délaisse entièrement, lorsque les premiers enivements d'une position nouvelle sont passés. Aussi madame Darusmond, même au milieu des distractions du monde, demandait encore à la peinture les jouissances que son talent lui avait jadis données ; plus tard, ce talent qu'elle avait cultivé, devenait pour elle une ressource précieuse. Aujourd'hui, professeur de sa fille, elle demande encore des distractions et des joies réelles à ses crayons et à ses pinceaux.

— Maman, voilà deux saisons que nous passons ici, et je n'ai jamais vu ni crayons ni pinceaux dans les mains de madame Darusmond.

— Tu aurais compris pourtant qu'elle trouvât le temps de dessiner et de peindre, si tu avais pris garde à quelques petits tableaux de genre qui sont venus orner récemment son salon et sa chambre à coucher.

— J'y ai pris garde, maman ; mais j'ai cru que c'étaient d'anciens dessins qu'on avait seulement fait encadrer.

— Pendant neuf mois de l'année, continua madame Barthel, les travaux de la campagne, les soins du ménage, ceux du jardin et de la basse-cour ne laissent pas un moment de loisir ; mais en hiver, quoiqu'on se lève plus tard, on dispose de quelques instants, soit pendant le jour tandis que la neige tombe, soit pendant les longues veillées. La mère et la fille passent une partie de celles-ci à dessiner à la lampe, une autre partie est consacrée à lire les journaux, pour distraire M. de Lisle, hors d'état de rien lire lui-même. Ces journaux ne sont pas seulement des feuilles politiques. Artiste toujours, madame Darusmond est abonnée à un recueil qui la tient au courant de ce que l'art produit de nouveau. Céline, à laquelle sa mère a fait apprendre l'anglais, reçoit un de ces *Penny Magazine* que nos voisins d'outre-Manche savent composer d'une manière utile, sinon toujours amusante. Céline traduit pour l'usage de la ferme, du jardin, de la maison, les recettes qu'elle y trouve et qu'il lui paraissent bonnes ; Maurice et Charles ont soin d'envoyer à leur mère et à leur sœur quelques numéros de ces journaux *illustrés* qui présentent souvent, soit d'heureuses *pochades*, soit quelques compositions remarquables par la hardiesse du crayon qui les a dessinées. Ainsi donc, pour madame Darusmond et pour Céline au moins, il n'est pas inutile d'avoir appris à dessiner et acquis une instruction qui rend facile à passer dans la solitude la plus triste saison de l'année.... Tu ne parais pas encore être convaincue, ma chère fille, que ce n'est pas de l'argent et du temps perdus, que l'argent dépensé par nos parents et le temps employé par nous-mêmes à acquérir de l'instruction et des talents ?

— Maman, dans toutes nos connaissances, conviens que madame Darusmond est un exemple unique.

— Pour toi, ma chère enfant, qui n'as pas, quoique tu en dises, un esprit d'observation très-développé encore ; mais j'ai connu, et je connais aujourd'hui même, beaucoup de femmes qui, ayant rempli leurs devoirs de mère en établissant leurs fils et en mariant leurs filles, ont recours, pour remplir les loisirs dont elles jouissent maintenant, à la peinture, à la musique, mais sans en rien dire à personne, si ce n'est aux amis intimes. A quoi emploierions-nous notre jeu-

nesse si l'étude nous manquait ? Et lors même que l'instruction et les talents acquis devraient être plus tard complètement oubliés et abandonnés, pourrions-nous regretter le temps que nous y avons consacré et ne pas jouir, par le souvenir au moins, des plaisirs purs, des doux triomphes que jadis ils nous ont valu ? Cette loi du travail que Dieu même a imposée à l'humanité n'est une source d'amertume et de contrainte que pour l'indolence et la paresse ; mais pour quiconque est doué d'intelligence et de raison, la loi du travail est une source de vie où l'âme se retrempe. »

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et une personne du voisinage, madame Dampierre, entra familièrement. Madame Dampierre n'avait pas le bonheur de plaire à Hermance ; aussi la jeune fille resta-t-elle seulement le temps exigé par la politesse, puis elle disparut.

Pendant près d'une heure, Hermance se promena pensives sous les épais tilleuls qui formaient la principale allée du jardin : elle sentait maintenant toute son injustice envers madame Darusmond, et elle se reprochait d'avoir excité plus d'une fois dans Céline le mécontentement et même une sorte de révolte contre la noble femme douée de tant de courage et d'un si grand caractère.

— Heureusement, se disait-elle pour apaiser les murmures de sa conscience, Céline est meilleure que moi... C'est égal, j'ai eu tort de lui parler comme je l'ai fait souvent... désormais je lui prêterai l'obéissance... si elle en a besoin... Oui, elle vaut cent fois mieux que moi... je veux aller le lui dire... Moi, lui donner de mauvais conseils !... Moi, l'exciter contre sa mère !... moi ! moi !...

Et Hermance, sortant par la porte du jardin, traversa la ruelle qui séparait sa demeure de celle de Céline et entra dans la basse-cour par la barrière à claire-voie. Céline n'y était pas ; mais Hermance entendit sa voix dans la salle du rez-de-chaussée ; son amie faisait une lecture haut, sans doute à M. de Lisle.

Le vieillard sourit en voyant paraître Hermance qui, entourant son amie de ses bras, l'embrassa avec une tendresse inaccoutumée.

« Ma chère demoiselle, dit M. de Lisle, priez donc Céline de laisser là ce journal et d'aller à la cuisine où elle a affaire : la pauvre enfant est comme sa mère, elle se fatigue outre mesure pour amuser un vieux bonhomme qui n'est plus bon à rien, et pour lui préparer les châtiments dont il est si friand. »

— Si vous le permettez, monsieur de Lisle, dit Hermance, je vous ferai la lecture. » Et elle enleva lestement le journal des mains de Céline : « Va, chère amie, ajouta-t-elle, je lirai tout sans en passer une ligne, et ce soir (en disant ces mots, elle baissa la voix) tu viendras me trouver dans ma chambre ; car j'ai bien des choses à te dire. »

Céline, un peu étonnée d'une complaisance à laquelle elle n'était pas accoutumée de la part d'Hermance, fit quelque difficulté ; mais son amie lui dit à l'oreille : « Va, je t'en prie ; tu ne sais pas combien j'ai de torts à réparer. »

Céline fut ponctuelle au rendez-vous donné par Hermance : à la nuit tombante, elle monta chez son amie qui l'attendait impatiemment.

« Qu'as-tu donc de si important à me dire ? » demanda-t-elle.

Hermance la fit asseoir près d'elle sur l'élégante

causeuse ; après l'avoir embrassée, elle posa sa tête sur son épaule et resta quelques instants en silence.

« Eh bien ! demanda Céline, dépêche-toi, chère petite, car il faut que j'aie aidé ma tante et Jeanette à préparer le linge pour notre grande lessive. »

— J'ai à te prier, dit Hermance très-bas, de me pardonner toutes les injustices que j'ai commises envers ta noble et digne mère !

— Oui, répondit Céline, tu as été bien injuste ; mais ma mère l'ignore et l'ignorera toujours : si elle le savait, elle te le pardonnerait ; car c'est un ange que ma mère.

— Et combien je me reproche, continua Hermance toujours à voix basse, de t'avoir excitée à la révolte !...

— Oh ! pour cela, tu n'as rien épargné ; mais tes sermons n'ont jamais servi à rien, chère Hermance. Moi me révolter contre ma mère ! moi qui suis depuis tant d'années témoin de son courage et de son dévouement à ses enfants ! moi qui l'ai vue et qui la vois chaque jour sacrifier ses goûts, sa convenance, tout enfin aux devoirs que lui impose l'amour maternel !... Pendant que tu me plaignais d'être soumise à ce que tu appelais un pénible esclavage, moi, je te plaignais, chère amie, de ne pas aimer ta mère comme j'aime la mienne et de ne pas comprendre les sacrifices que cette bonne mère fait, elle, aussi à ta mauvaise santé ; car c'est pour toi, uniquement pour toi, qu'elle passe huit mois de l'année à la campagne, loin de son mari et de sa maison. »

Pendant que Céline parlait, Hermance s'était redressée et avait retiré le bras qui entourait la taille de son amie.

« Est-ce que je te fâche en parlant franchement ? demanda Céline. »

— Pas du tout, répondit Hermance d'un ton un peu froid ; mais à tout tour tu es injuste ; car j'aime tendrement ma mère, et je comprends la valeur de ce qu'elle fait pour moi.

— Oh ! tant mieux ! s'écria Céline vivement, et plus tu avanceras en âge, plus tu le comprendras ; plus tu aimeras la meilleure des amies ! Moi aussi je me suis permis de te sermonner, et je crois, ajouta-t-elle avec un sourire, que mes sermons n'ont pas produit plus d'effet que les tiens.

— Comment cela ? demanda Hermance du même ton.

— Ah bah ! s'écria Céline ; laissons tout cela. Aimons nos mères de tout notre cœur, et encore en les aimant ainsi ne les aimerons-nous pas autant qu'elles nous aiment, et soyons-leur soumises en tout ; car leur prétendue sévérité n'est en réalité autre chose qu'une tendresse éclairée par l'expérience. Tu as reconnu tes torts, je suis donc sûre que maintenant, au lieu de me prêcher la désobéissance, tu me prêcheras la soumission, si jamais je montrais l'envie de me révolter contre mon ange tutélaire. Mais voyons, embrasse-moi de bonne amitié, et tâchons de rendre heureuses celles qui ne songent qu'à notre bonheur. »

Hermance ne répondit pas avec l'élan accoutumé aux caresses de son amie : elle avait cru mériter des éloges pour l'aveu fait de ses torts, et elle recevait une leçon !...

« Demain, dit Céline en se levant, nous ne pourrions pas nous voir, chère amie, de toute la journée, ni après-demain non plus, à moins que tu ne viennes me

chercher soit à la buanderie, soit au lavoir, soit au séchoir. »

Hermance ne répondit pas, et Céline, après l'avoir embrassée encore une fois, se retira.

L'enfant gâtée fut silencieuse avec sa mère le reste de la soirée, et elle eut une mauvaise nuit. Mille pensées contradictoires se pressaient à la fois dans son esprit : elle s'indignait surtout d'être née femme et de se trouver ainsi dévouée à ces soins mesquins de l'intérieur qui lui avaient toujours paru être indignes d'une intelligence un peu élevée; puis venait pourtant le souvenir de bien des circonstances où sa mère avait prouvé qu'elle savait être à la fois femme d'esprit, femme instruite, femme aimable et bonne ménagère.

« C'est toujours bien ennuyeux ! » disait alors Hermance ; et elle se mettait sur son séant pour se recoucher aussitôt en appelant vainement le sommeil. Vers le matin seulement, ce *donneur de biens* ferma ses paupières gonflées par l'insomnie, et, à son réveil, Hermance vit sa mère penchée vers elle avec l'expression de l'inquiétude, car elle avait dormi plus tard que de coutume, et ses joues étaient pâles.

« Non, maman, je ne suis pas malade, dit Hermance en jetant les bras autour du cou de madame Barthel ; j'ai mal dormi, voilà tout.

— Et pourquoi as-tu mal dormi, chère enfant ? Tu souffrais donc ?

— Non, maman ; mais j'ai beaucoup pensé... Je te dirai cela plus tard, quand j'aurai réfléchi à toutes les idées qui m'ont passé par la tête.

— Est-ce notre entretien d'hier qui t'a ainsi préoccupée ?

— Plus tard, maman, plus tard, je t'en prie ! Je vais d'abord m'habiller, et puis nous déjeunerons, car je me sens de l'appétit. »

Pendant le repas, Hermance fut silencieuse comme la veille ; mais en sortant de table, elle demanda à sa mère de venir faire une promenade dans le petit bois au bout du jardin. Du banc placé en ce lieu on découvrait de charmants points de vue et un vaste horizon. Hermance y venait souvent rêver ; elle apportait un livre ou son ouvrage, et passait ainsi des journées entières dans cette heureuse nonchalance que l'air des champs rend si douce et si bienfaisante.

« Oui, maman, dit Hermance la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, notre entretien d'hier et quelques mots que m'a dits Céline ont été la cause de mon insomnie. Les hommes sont bien heureux, et nous, femmes, nous sommes bien à plaindre !

— En quoi ? demanda madame Barthel avec l'expression de l'étonnement.

— Ils naissent libres, et nous, nous naissons esclaves. Ils peuvent ne penser qu'à eux, et ils le font ; tandis que nous autres, pauvres femmes, nous devons nous sacrifier sans cesse pour chacun et pour tous ! c'est fort ennuyeux !

— Ainsi, demanda madame Barthel, tu crois qu'il n'y a aucune joie dans le dévouement et dans le sacrifice ? »

Hermance fut quelque temps avant de répondre.

« Je ne le crois pas positivement ; mais enfin... toi, maman, tu aurais autant de courage que madame Darusmond, s'il le fallait ; tu te sacrifierais pour ton mari, pour ton Hermance... »

— Et mon Hermance se sacrifierait pour ses parents, s'il le fallait, j'en suis certaine.

— Peut-être que s'il s'agissait d'un trait d'héroïsme, j'aurais de l'héroïsme ; mais le courage me manquerait pour le sacrifice journalier de tous mes désirs, de tous mes goûts.

— Ma fille, tu trouverais ce courage dans le saint amour du devoir. Cet amour ennoblit les soins les plus vulgaires ; cet amour donne de la grandeur aux plus petites choses. Dans l'accomplissement du devoir, l'âme trouve tout ensemble de nobles souffrances et les jouissances les plus pures : ne le sens-tu donc pas ? »

Hermance fut encore quelques instants avant de répondre.

« Il en doit être ainsi, dit-elle enfin ; mais je n'ai pas encore eu l'occasion d'en faire par moi-même l'expérience. Ma bonne mère, tu m'entoures de tant d'amour, qu'aucune épreuve ne m'est imposée... »

— Je le regrette parfois, ma fille ; dans la prospérité nos facultés morales s'affaiblissent souvent ; dans l'adversité, au contraire, elles se développent... et pourtant je demande à Dieu chaque jour, chère, bien chère enfant, de t'épargner les rudes étreintes du malheur ! »

La mère et la fille se tinrent longtemps embrassées : toutes deux étaient émues, et surtout madame Barthel.

« Maman, s'écria soudain Hermance, tu m'as dit que madame Darusmond avait eu trois dots : je n'en ai compté que deux : son talent de peintre et les vingt mille francs donnés par M. Lambert.

— Tu parles des deux dernières dots, mais la première...

— Ah je devine ! Tu m'as dit que madame Darusmond avait été fort jolie.

— C'est la seule dot de quelques jeunes filles ; mais je n'ai pas songé à en faire mention, parce que madame Darusmond a toujours regardé comme étant de peu de valeur les avantages extérieurs. Cette première dot, elle la tenait de sa mère.

— Je comprends, dit Hermance avec une légère nuance de dédain : tu veux me parler de ses talents de bonne ménagère.

— Je parle, ma fille, de ce saint amour du devoir que le premier soin d'une mère sage est de développer dans l'âme de ses enfants. Les entraînements du monde, ses flatteries, les enivrements de la prospérité peuvent étouffer un instant cet amour : madame Darusmond en a fait la triste expérience. Mais que l'adversité vienne, et il se relève plus fort et plus puissant que jamais. La femme frivole, la mère étourdie, devient alors le modèle de tous les genres de dévouement ; le repentir des fautes passées développe encore le courage que les circonstances exigent désormais à tous les instants de la vie. Oui, madame Darusmond avait reçu de sa mère cette dot précieuse, cette dot qui seule donne de la valeur au talent et à la fortune, cette dot sans laquelle talent et fortune sont sans portée, sans durée ; et c'est cette première dot qui fit rechercher Amélie pour leur fils, par les parents de M. Darusmond. Plus tard, grâce à ce trésor, madame Darusmond a repris ses habitudes d'ordre, d'économie domestique un moment perdues ; grâce à ce trésor, madame Darusmond n'a trouvé aucun sacrifice au-dessus de ses forces ; elle a su donner à ses fils la carrière que désirait leur père, et par son exemple elle enseigne à sa fille ce

dont est capable une femme animée du saint amour du devoir. »

Quinze ans plus tard, Hermance, mariée et mère à son tour, répétait à sa fille, qu'elle trouvait rebelle à ses leçons de ménagère : « L'amour du devoir enno-

blit tout et prête une sorte de charme aux occupations les plus vulgaires. Mon enfant, sache le bien : la femme inspirée par ce saint amour, comprend seule la grandeur de la mission qui lui est imposée ici-bas ! »

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

MADELEINE DIDION

La journée avait été orageuse, le ciel menaçant était couvert de gros nuages ; de temps en temps de larges gouttes de pluie tombaient, et l'on entendait au loin le bruit sourd du tonnerre. Quatre frais et charmants visages de jeunes filles, encadrés les uns dans des magnifiques bandeaux de cheveux noirs, les autres dans des touffes légères et frisées de cheveux blonds et soyeux, se montraient à travers les clématites, les jasmins de Virginie et les roses thé qui servaient de stores aux fenêtres du salon du château de Nucourt. De bien beaux yeux, les uns noirs, les autres bleus, interrogeaient avec anxiété ce ciel de plomb qui, insensible à de si doux regards, devenait de plus en plus sombre et triste.

« Ah ! mon Dieu ! quel vilain temps ! s'écria mademoiselle Berthe.

— C'est comme un fait exprès, ajouta mademoiselle Louise, voilà huit jours qu'il n'a plu, et cela arrive justement aujourd'hui.

— Oui, dit mademoiselle Blanche, aujourd'hui où nous devons faire une si jolie partie au bois de la Ranconnière.

— Nous irons un autre jour, dit la mélancolique Emma.

— Oh ! toi, tu prends toujours facilement ton parti ; tu as si peur de te fatiguer. Ah ! voilà le père Ambroise, le jardinier, nous allons le consulter.

— Père Ambroise ! père Ambroise ! crièrent à la fois toutes les jeunes filles.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mes belles demoiselles ?

— Père Ambroise, fera-t-il beau ce soir ?

— Je crois bien, qu'il fera beau ce soir ; il fera un temps superbe, magnifique, il pleuvra à verse, pendant deux jours au moins !

— Qu'est-ce que vous dites donc, il pleuvra ! et vous appelez cela un beau temps ?

— Certainement, que j'appelle ça du beau temps ; mais vous ne savez donc pas, marmelle, que c'est des petits pois qui vont tomber, que c'est des haricots verts, des pommes de terre, des artichauts, de tout, quoi ! des roses, des prunes, des abricots, et sans compter que je n'aurai pas besoin d'arroser ; et vous ne voulez pas que j'appelle ça un beau temps !

— Vous n'êtes qu'un oiseau de mauvaise augure, et, pour vous attraper, il ne pleuvra pas.

— Mais regardez donc la mare, voyez comme elle

est verte, et comme les canards s'ébrouent, comme ils battent de l'aile ; c'est de la pluie ça, voyez-vous ! Et tenez, v'là qu'est plus sûr encore, voyez-vous l'appelant qu'est sur le colombier ? L'oiseau en fer blanc, qu'est là pour dire aux autres : c'est ici vot' appartement ! eh bien, il y a un vrai pigeon qu'est perché sur sa queue, c'est signe de pluie, aussi vrai que saint Fiacre est mon patron.

— Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! dirent toutes les jeunes filles en éclatant de rire.

— Riez tant que vous voudrez, mes belles demoiselles, dit M. le comte de M*** qui arriva au milieu de cette discussion ; riez, mais Ambroise a raison, et avant qu'il se passe une demi-heure, vous verrez tomber une de ces bonnes ondées qui peuvent bien contrarier nos petits projets, mais qui rafraîchissent nos jardins desséchés et rendent à nos fleurs leur éclat et leur fraîcheur : il faudra en prendre votre parti et rester au salon toute la soirée.

— Ce sera bien amusant ! s'écrièrent les jeunes filles contrariées.

— Bah ! vous causerez, et tout en babillant, vous exercerez vos doigts de fée, vous broderez...

— Oh ! la broderie, c'est bien ennuyeux !...

— Ne médisez pas de cet art, qui a pour vous, mesdemoiselles, le double mérite de prouver votre adresse, votre goût, et de vous parer ; vraiment ce serait de l'ingratitude. Et tout à l'heure, quand la pluie vous retiendra prisonnières dans le salon, je veux vous raccommoier avec ce talent ; il demande une habileté, un sentiment de goût et d'élégance que, sans vous en douter, vous avez poussés si loin, que la France n'a pas de rivale en ce genre. Aussi ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni l'Allemagne, n'essayaient-elles de nous faire concurrence, surtout pour les produits délicats et soignés. »

Le temps donna raison aux canards s'ébrouant dans la mare verte, au pigeon perché sur la queue de l'appelant, au père Ambroise enfin ; l'orage éclata et la pluie força les jeunes filles à se réunir autour de la table du salon, et à reprendre les broderies destinées à faire des fichus, des cols, des manchettes et autres petits ornements de toilette.

Le comte de M*** lisait tranquillement son journal lorsque mademoiselle Berthe, sa nièce, lui dit : « Vous devez être bien content, mon cher oncle ; cette pluie diluvienne nous prouve votre expérience consommée

en fait de température, mais vous avez promis, s'il pleuvait, de nous faire une apologie de la broderie ; il pleut, veuillez tenir votre parole ; nous vous écoutons.

— Vous croyez m'embarrasser, vous vous trompez. Je ne suis pas, moi, de l'avis de M. Alphonse Karr, qui demande, je ne sais plus dans lequel de ses écrits, pourquoi les femmes passent leur temps à faire des trous dans des étoffes, sous prétexte de broder ; je crois que c'est une des occupations les plus charmantes, et je pense que

Pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.

L'origine de cet art, car je soutiens que c'est un art, remonte à la plus haute antiquité ; la mythologie grecque en attribue l'invention à Minerve, la déesse de la sagesse ; rien que cela ! On en parle même dans les premiers livres de la Bible. Pratiqué d'abord chez les princesses de la haute Asie, il vint chez les Grecs par la Phrygie. Il jouissait chez ces peuples amis des arts, d'une grande faveur. Lisez Homère, et les descriptions qu'il fait des tuniques et des manteaux brodés par les princesses, attestent qu'entre les mains des femmes grecques ces travaux étaient déjà en grande estime. Je ne vous parlerai pas des broderies d'Hélène et de Pénélope, dont cependant la renommée est venue jusqu'à nous à travers tant de siècles.

Arrivons, pour abrégé, aux temps de la chevalerie, en ces temps héroïques où nos preux n'allaient au combat ou ne paraissaient dans les tournois que parés des couleurs de leur dame. Que de beaux faits d'armes, que de brillants exploits, n'ont eu d'autre cause, d'autre but que l'espoir de mériter et d'obtenir comme prix de la victoire, l'écharpe brodée par une main chérie !... Vous citerai-je ce chevalier qui s'élança sans armure dans l'arène où bondissaient des taureaux furieux, pour y ramasser le gant brodé qu'y avait laissé tomber la coquette qui voulait ainsi s'assurer du pouvoir de ses charmes ? Vous attendrai-je sur le sort de ce brave Fleurange, qui, se servant pour éteindre le sang qui coulait de ses blessures, de l'écharpe blanche qu'il tenait d'une noble et belle châtelaine, s'écriait avec enthousiasme : « Ah ! si ma dame me voyait !... » Notre histoire fourmille de pareils traits qui vous prouveront l'influence de la broderie sur les mœurs et sur le courage et la valeur de ces brillants chevaliers dont la réputation et la gloire sont immortelles ? Non, j'aurais trop à faire, et je veux maintenant vous démontrer que cet art, qu'on traite quelquefois de frivole, peut conduire à la fortune, à la considération, et répandre le bien-être et l'aisance parmi de nombreuses populations.

— Savez-vous bien, mon cher oncle, dit mademoiselle Berthe, que votre récit devient intéressant ?

— Il le sera bien plus tout à l'heure.

— Oh ! continuez, monsieur ! s'écrièrent toutes les jeunes filles, continuez, vous êtes cause que nous n'en voulons plus à la pluie.

— J'accepte le compliment, et pour le mériter, je continue : la broderie, mes chères demoiselles, joue un rôle très-important dans l'industrie villageoise. Savez-vous bien qu'on ne compte pas moins de sept cent mille ouvrières qui travaillent en Europe à bro-

der la mousseline, la batiste ou le jaconas. Je ne vous parlerai pas de l'Allemagne, de la Suisse ni de l'Angleterre, qui tentent vainement de lutter avec nous, mais je vous dirai qu'en France il y a quatre départements surtout qui se consacrent d'une manière presque exclusive à cette industrie ; ce sont les départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, de la Moselle et des Vosges ; ce dernier compte à lui seul plus de trente mille brodeuses.

Nancy, cette coquette et élégante petite ville, doit une grande partie de sa prospérité au commerce des broderies ; et, il faut que je vous le dise, c'est une femme, une jeune fille, intelligente, adroite comme vous, qui a doté son pays de cette industrie, qui fait tout à la fois sa gloire et sa fortune.

L'histoire de cette femme, toute simple qu'elle est, est cependant des plus intéressantes, et je crois ne pas pouvoir mieux terminer mon petit sermon qu'en vous la racontant.

Il y avait à Nancy, vers la fin du siècle dernier, un brave homme qui vivait d'une petite aisance amassée par le travail. Sa famille se composait de sa femme infirme, d'un fils privé de sa raison, mais, comme compensation, d'une belle et courageuse jeune fille, que son zèle et son intelligence faisaient la providence de la maison. Madeleine Didion avait quinze ans, quand des revers imprévus vinrent détruire tout à coup le bien-être de sa famille. Au lieu de se laisser abattre par ce malheur, Madeleine redoubla de courage ; elle seule pouvait travailler pour soutenir sa famille, elle n'hésita pas, et alla courageusement se présenter comme ouvrière dans un magasin de broderies.

Active, intelligente, laborieuse, ayant à son service ces doigts élégants et habiles, qu'on a depuis appelé des doigts de fée, Madeleine devint bientôt une des plus remarquables ouvrières du magasin dans lequel elle était arrivée en qualité d'apprentie. Toute son ambition était de s'amasser une modeste dot, et elle y serait parvenue, si un nouveau et bien cruel malheur n'était venu la frapper.

Depuis onze ans, elle enrichissait la maison où elle avait été accueillie, lorsque son père mourut, ne lui laissant que sa mère infirme et son frère idiot. Son modeste salaire devenait désormais insuffisant pour subvenir aux besoins des deux malades, qui n'avaient d'autres ressources que sa tendresse et son courage. Elle résolut de fonder un magasin pour son propre compte ; elle vendit tout ce qu'elle possédait, engagea les quelques bijoux qui venaient de son père, et parvint ainsi à réunir une somme de huit cents francs. Elle fit un appel à toutes les jeunes filles qui voulaient trouver dans un travail honnête les moyens de vivre tranquilles ; elle leur enseigna ses secrets, leur donna l'exemple du zèle et de la persévérance, et répandit bientôt dans le commerce des petits chefs-d'œuvre de broderie qu'on recherche et admire partout. A peine fondée, la maison commerciale de Madeleine Didion prit une grande importance ; bientôt Paris, New-York, Saint-Petersbourg, Vienne, se disputèrent ses produits. En quelques années, dix mille femmes qui manquaient de pain, trouvèrent un métier lucratif dans les ateliers fondés autour de Nancy par l'intelligente et généreuse fabricante.

Bonne et compatissante, elle accueillait et sauvait de la misère et du désespoir toutes celles qui avaient

recours à sa bienveillance. Elle disait comme Didon:

J'ai connu le malheur et j'y sais compatir!

Et Dieu protégea si bien la bonne Madeleine, qu'après avoir doté une foule de pauvres femmes d'un métier qui leur assurait une existence tranquille, elle se trouva riche de trois cent mille francs!...

Mais pour arriver à un si brillant résultat, il avait fallu qu'elle déployât une énergie et un courage qui nécessairement épuiserait ses forces. Sentant que sa santé s'altérerait de jour en jour, elle pensa à céder son établissement à un successeur intelligent. Riche au delà de ses désirs, elle se disposait à se retirer à la campagne pour y jouir paisiblement du fruit de ses travaux et s'y consacrer au service de Dieu, de sa mère tout à fait infirme et de son malheureux frère, quand la mort la frappa subitement.

Quoique prématurée, sa mort n'avait pu surprendre une femme aussi prévoyante que Madeleine; par son testament, elle avait pourvu à tout, et fait de sa fortune, si loyalement, si laborieusement gagnée, un emploi qui prouve tout à la fois la bonté de son cœur et la rectitude de son esprit. Après plusieurs legs particuliers, accompagnés d'expressions de reconnaissance pour d'anciens et véritables amis; après deux legs de 1,000 francs chacun pour l'autel de la Sainte Vierge, dans l'église de Saint-Epvre, et pour les Frères de la doctrine chrétienne de Nancy, Madeleine assura le sort de son frère et laissa à sa mère l'usufruit du reste de ses biens, dont la propriété était léguée à sa ville natale.

Le testament de cette fille, dont le nom sera toujours respecté et béni en Lorraine, est un chef-d'œuvre de prudence et de générosité. Je veux vous en citer une partie, qui vous fera apprécier la prévoyance de ce cœur généreux; écoutez, mesdemoiselles, et admirez :

« J'institue la ville de Nancy légataire universelle des immeubles que je possède.

» Comme je dois ma fortune au commerce des broderies, et que mon désir sincère est que cette industrie se perpétue à Nancy, je veux que chaque cinq ans, il soit choisi deux jeunes gens de l'âge de quinze à dix-huit ans, un garçon et une fille, l'un pris parmi les enfants de négociants de Nancy qui auraient éprouvé des revers de fortune, ou, à défaut, parmi les enfants de négociants peu fortunés, et l'autre parmi les orphelins de Nancy, à son hospice; ces deux enfants seront envoyés deux ans à Lyon, l'un à l'école de dessin, l'autre dans un atelier ou chez un maître enseignant les différents tissages d'étoffes. Après avoir passé deux ans à Lyon, ils iront encore

deux ans à Paris, pour se perfectionner dans leur industrie, et la cinquième année ils reviendront à Nancy. Pendant ces cinq ans, le revenu des immeubles achetés servira à payer leur apprentissage et leur entretien.

» Si la totalité du revenu laisse encore la facilité de choisir un troisième enfant, le choix sera fait de préférence parmi les enfants des négociants de Nancy. Si enfin les revenus ne sont pas épuisés, la remanence, si remanence il y a, sera remise auxdits enfants choisis, pour aider à leur établissement.

» Le choix de ces enfants est laissé à M. Aimé Parisot, ancien négociant, rentier, jusqu'à son décès, et après lui, il sera fait par les personnes suivantes, à la majorité des voix : M. le président du tribunal de commerce, M. le président du conseil des prud'hommes, M. le curé de Saint-Epvre, et M. le maire de Nancy. Si les jeunes gens dont on aurait fait choix venaient à se mal conduire, les personnes chargées de ce choix, et qui seraient toujours juges d'apprécier s'il y a lieu d'en agir ainsi, pourraient rappeler ces enfants et les priver de l'avantage qu'ils leur auraient accordé, pour en faire jouir immédiatement d'autres pris dans les catégories que j'ai indiquées, et auxquels seraient applicables les dispositions de mon présent testament.

» Généralement, les enfants qui accepteront le bénéfice de cette éducation, devront venir, après qu'elle sera terminée, se fixer à Nancy; ils en prendront, en l'acceptant, l'engagement tacite et d'honneur, et tromperaient mes intentions formelles en s'établissant ailleurs.

» Si, vingt-cinq ans après mon décès, on remarquait que le but que je me suis proposé n'était pas atteint, alors le maire de la ville de Nancy, après en avoir délibéré avec le président des tribunaux de commerce et des prud'hommes, et M. le curé de Saint-Epvre, pourraient aliéner les immeubles et employer le prix en provenant, soit à l'établissement d'une salle d'asile, soit à celui d'un dépôt de mendicité à Nancy. »

— Ainsi, vous le voyez, mesdemoiselles, cette brave et digne fille n'avait rien oublié, ni l'intérêt de sa famille, ni celui des pauvres femmes, que par son courage, par son exemple, par ses soins et ses conseils elle a tirés de la misère; jusqu'à son heure suprême elle a pensé au bonheur de ses compagnes. Oh! mesdemoiselles, quand pour vous distraire vous broderez ces charmants colifichets qui vous parent si bien, pensez un peu à cette bonne et vertueuse Madeleine Didion; et bénissez celle qui a fait d'un passe-temps, d'un amusement agréable, une source de fortune et de bienfaisance. »

A. JADIN.



UMOLTOLOUMIFA-KÉROUÉRASATHAÏM

Autrefois, dans certain village de Lorraine, il n'était question que de coups de poing donnés et reçus, que d'ouïlades malveillantes, d'injures et de mauvais procédés. La moitié de la vie se passait à se faire la guerre, et l'autre moitié, destinée par la coutume au sommeil, ne méritait pas même le nom de trêve, car les habitants de Saint-Pierre se détestaient en songes, et n'attendaient que le premier rayon de soleil pour se lancer des projectiles.

Pourquoi se quereller sans relâche quand le temps passe si vite, que la vie est si courte et que le bonheur est si rare ?

Le respectable curé de Saint-Pierre redisait ces choses et beaucoup d'autres depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre inclusivement. Tout était inutile ; les paroissiens avaient la tête dure. D'ailleurs, chaque dimanche et bonne fête, ceux d'entre eux qui se rendaient au prône avaient le soin d'y faire un somme d'égale longueur, et de se battre en sortant de l'église, soit à coups de poing, soit à coups de langue : on dit que les blessures faites avec cette arme terrible sont les plus dangereuses et qu'elles ne se cicatrisent jamais. Or, c'était un saint homme que le bon curé de ces méchantes ouailles, et quoiqu'il y perdît, comme il le disait, son latin, il ne se lassait point de répéter les divins préceptes, et d'espérer que tôt ou tard Dieu ferait germer la précieuse semence.

La vie des champs, dit le pâle habitant des cités, est une vie de paisibles travaux, de gaies chansons et d'innocents plaisirs. On sème en souriant, on récolte en chantant, on vendange en dansant, et ainsi du reste. Puis viennent les douces veillées d'hiver autour du foyer béni. Les grand'mères racontent les histoires du vieux temps, les jeunes femmes bercent en riant leurs nourrissons, les filles par d'innocentes mutineries égailent la veillée, et les garçons joignent à ces plaisirs leurs jeux toujours discrets.

A midi, le soir, à l'aurore, nouveau travail, nouvelle jouissance. Au village, tout sourit, tout espère, tout aime. C'est la poule intelligente qui conduit sa couvée dans des sentiers nouveaux, cherchant pour elle la nourriture, le silence et l'ombrage. C'est l'agneau qui suit en bêlant sa mère, la brebis : il court, bondit, revient à elle et se joue sous ses pas.

C'est le passereau qui glane sa petite vie et se contente d'un grain de blé et d'une goutte d'eau.

C'est la jument, fière, émue, hennissante, qui de son œil ardent veille sur son poulain : devant tous, elle se montre inquiète, irritée ; pour lui, elle est douce, attentive.

C'est le berger fidèle connaissant ses brebis obéissantes, et les groupant au son de sa musette.

C'est Annette, la pastourelle, qui le soir rentrant à la

maison blanche s'incline au son de l'*Angelus*, et dit : Sainte Marie, priez pour nous.

C'est un essaim de beaux enfants aux vives couleurs, aux cheveux d'or ; ils cueillent dans la vie comme dans un champ de roses, le suc qui fait le miel de la joie... Qui citerait sans abrégier ferait des volumes.

O habitant des villes ! vous qui croyez au bonheur primitif, que n'avez-vous fait en *patache* le trajet de Paris à Saint-Pierre, il y a quelque cinquante ans ? vous eussiez vu tout ce que vous venez de dire, mais sensiblement modifié.

Il y avait effectivement en ce lieu des poules, des œufs, des poulains, des brebis, des bergers, des Annette, des musettes, il y avait de tout, mais rien ne se faisait à la mode de Florian. Les poules se mettaient en colère par suite des mauvais exemples qu'elles recevaient des habitants. Les oiseaux ne se contentaient pas de peu : ils mangeaient tout, semence, récolte et provision ; aussi n'était-il question que de pièges et d'embuscades ! Les agneaux bondissaient fort peu et jouaient rarement avec mesdames leurs mères, qui, toujours grondées, étaient devenues grondeuses. Peu de poulains intéressants ; beaucoup de chevaux efflanqués, qui, souvent battus outre mesure, avaient pris en grippe le genre humain, et, partant, ne cherchaient qu'à le jeter par terre.

Quant aux veillées d'hiver, illusion ! C'était là précisément le rendez-vous des mauvaises langues, l'arsenal des cancans. On jasait sur l'un, sur l'autre. On racontait ce que l'on savait, et plus encore. Les esprits s'agrippaient, la jalousie, l'envie, toutes les petites passions rurales s'agitaient. C'étaient les vieilles qui commençaient, les jeunes femmes continuaient, et les jeunes filles, pour le seul plaisir de bavarder, emportaient la pièce. Aussi, peu de bonheur à Saint-Pierre ; tout le monde soufflait presque sans le savoir le feu de la discorde ! M. le maire, découragé par vingt années de soins méconnus, n'avait pas une bonne parole pour ses administrés, et de lui descendant au dernier étage, on n'eût pas trouvé un regard bienveillant dans toute la commune. Jusqu'à la bonne de M. le curé que les vicissitudes de la vie avaient rendue inabordable ! Jusqu'à la cloche de la paroisse qui s'était mise à sonner faux !

On se demandait aux alentours comment tout cela finirait, et si le village de Saint-Pierre n'était point destiné à périr par les guerres intestines, ainsi que certains vieux empires l'ont fait. Déjà plusieurs voix réformatrices s'élevaient, mais inutilement. On faisait trop de bruit pour qu'on entendit une voix, et si on l'avait entendue, on eût fait à coup sûr double tapage ; car pour rien au monde on ne voulait temporiser et encore moins capituler.

Et pourtant la douce nature demeurait impassible en face de ce conflit. A chaque printemps, l'herbe germait

tendre et fine aux pieds des combattants, les feuilles verdissaient et se jouaient entre elles sous les caresses de la brise, les fleurs enflammaient dans leur corolle aimante les pleurs de la rosée, le ruisseau disait sa plainte entre les pâquerettes et les bleuets. La terre, déchirée par le fer des charrues, rendait au centuple la semence, et sous les pas des moissonneurs, elle jetait la vie comme le trop plein de ses trésors. Les branches des pommiers se penchaient vers le sol, écrasées qu'elles étaient sous leurs fruits. La vigne donnait au pressoir ses grappes généreuses. Il y avait toujours à Saint-Pierre du blé au grenier, de l'eau au moulin, du vin à la cave, mais les cœurs ne se dilataient point dans l'abondance et ne bénissaient point Celui qui donne à la terre sa fécondité, à l'onde sa fraîcheur.

Une colline dominait Saint-Pierre. Sur cette colline, nos pères, ou plutôt nos grands-pères, avaient élevé une vaste et sévère demeure dont les noires et fortes murailles contrastaient avec la gaieté des prairies et la verdure du vallon. Il y avait en ce château ruiné beaucoup de débris du vieux temps qui attestaient la sûreté de cette espèce de forteresse; mais comme les mœurs n'étaient plus les mêmes, le silence régnait dans la tour du beffroi; le pont-levis, rouillé pour toujours, ne se redressait plus comme un géant défenseur, les petits oiseaux faisaient leurs nids dans les meurtrières, l'herbe avait poussé dans la cour d'honneur; le lierre s'était collé aux parois des tourelles, le liseron passait sa tête rose à travers les lézards des murs, et le gazouillement des oiseaux était, avec les gouttes de la pluie, le seul bruit qui ne se fût pas éteint en ces lieux inhabités.

Le voyageur ne passait point inattentif devant ce sévère témoin d'un autre âge, il se sentait refroidi par l'aspect froid de ce manoir, et il éprouvait en s'avançant entre ces ruines l'émotion qui nous surprend au seuil d'un champ funèbre.

Soit que cette demeure fût par trop délabrée, soit que les esprits du temps fussent déjà trop loin des mœurs antiques, personne n'habitait le vieux château, et chacun pensait qu'il était inhabitable. Les plus expansifs parmi ceux de Saint-Pierre allaient jusqu'à raconter tout bas qu'on ne pourrait y vivre parce qu'il s'y passait des choses... des choses telles... que... La confidence n'allait jamais plus loin. C'était autant qu'il en fallait pour que les enfants eussent une peur mortelle, lorsqu'ils passaient le soir à cent pas à la ronde. Les jeunes filles se signaient à la vue du vieux pont-levis, et quelques garçons, comme moyen de défense, chantaient.

Or, un jour il arriva, c'était à la fête de Noël, il arriva qu'on vit de loin dans un coin du château une lueur incertaine qui bientôt se perdit sous les voûtes. Cette lueur fut aperçue par trois commères. Au point du jour, l'une d'elles fit part de l'apparition du météore à sa voisine; celle-ci colporta la nouvelle, et les autres commères aidant, la publicité fut rapide. Comme toutes ces bonnes vieilles étaient brouillées, elles prirent à tâche de se démentir l'une l'autre : elles augmentèrent et amplifièrent de telle façon qu'au bout d'une semaine on avait vu dans ce lieu désolé toutes sortes de choses épouvantables, parmi lesquelles un dragon lumineux, plus, des croissants et une épée nue!

Alors on se mit à deviser sur le prodige. Le dragon était précisément celui qui avait paru dans les airs à certaines époques sanglantes. Les croissants indiquaient mille et une circonstances particulières, provenant des phases de la lune, présageant ceci, et puis cela, et toutes

sortes de mauvaises choses auxquelles cette pauvre lune n'avait jamais pensé. L'épée nue en disait bien plus long... mais c'était obscur! Les uns supposaient que c'était l'épée d'un mauvais esprit, les autres croyaient que cette arme terrible annonçait une guerre générale, et les mieux informés déclaraient en soupirant qu'avant cela viendrait la fin du monde.

A quelque temps de là, et quand on était encore sous l'impression de ces graves cancanes, Maria, brave fille de dix-huit ans, la meilleure enfant du pays, entendit prononcer trois fois son nom un soir qu'elle passait derrière le vieux château. Maria n'était point peureuse, mais curieuse; elle avait d'ailleurs près d'elle son amie Marguerite, qui subissait volontiers son influence. On était devant une porte basse qui ouvrait sur un étroit sentier. Cette voix qui appelait, était douce, triste, insinuante. Maria poussa du doigt la porte délabrée qui ne se fermait plus depuis un demi-siècle. Que vit-elle? Une lueur, mais réduite à sa plus simple expression : point de dragon ni de croissants, pas question d'épée nue. Dans ce lieu morne, dont une faible clarté ne laissait même pas mesurer la profondeur, les villageoises ne virent aucun être humain, mais beaucoup de manuscrits poudreux, une sonnette, une baguette et plusieurs centaines de petites fioles étiquetées. Il y avait encore sur une table de pierre, qui tombait de vétusté, des cailloux, des graines, quelques plantes exotiques et des fruits inconnus.

Maria fit un pas en avant et Marguerite en fit un en arrière. Un parfum délicieux se répandait dans cette espèce de grotte, et tandis que Marguerite s'efforçait de ne le point sentir tant elle avait peur, des pas mesurés se firent entendre, puis un bruit de chaînes, mêlé aux sons très-doux d'une harmonie lointaine.

Maria elle-même ne respirait qu'à demi quand violemment secouée par une main nerveuse, elle se sentit entraînée vers la plaine. C'était Marguerite que l'excès de la frayeur avait cette fois rendue énergique et impérieuse. Quand elle se vit en plein champ, Marguerite se mit à rire et se reprocha sa faiblesse, pendant que la curieuse Maria la blâmait bien fort. Toutes deux cheminant, elles arrivèrent au village, et se promirent de garder le silence sur l'événement, afin de pouvoir retourner à la grotte, si bon leur semblait.

Un secret, c'est lourd au village comme ailleurs. Aussi fut-il dit beaucoup de ces mots vagues qui, sans dévoiler le mystère, mettent chacun en bonne voie. Le lendemain, les habitants de Saint-Pierre savaient tous quelque chose de l'aventure, quand nos deux amies s'en allèrent comme par hasard rôder autour du vieux manoir. Cette fois, la porte délabrée était ouverte : même parfum, même harmonie; mais tandis que les jeunes filles s'arrêtaient anxieuses au seuil de cet antre magique, un bon vieillard parut. Il avait pour sûr non pas cent ans, non pas mille ans, mais un âge beaucoup plus respectable encore, car il portait tous les signes d'un personnage antédiluvien : sa barbe, sa chevelure et son costume dataient à tout le moins de la création. Mais ce pauvre vieux paraissait si épuisé de sa longue course en ce monde, que les paysannes ne pensèrent plus à trembler, et passèrent subitement de la crainte à la pitié.

Le vieillard fit quelques pas pour se rapprocher de Maria, mais soit l'effet de la caducité, soit la pesanteur de ses chaînes, le malheureux vint tomber à ses pieds comme prêt à mourir. Un cri sortit du cœur des jeunes

filles, et se baissant, elles cherchèrent à secourir, à ramener cet être mystérieux qui ne leur inspirait plus qu'une grande compassion mêlée d'étonnement. Alors seulement, elles virent que les chaînes qu'il portait si péniblement, étaient rivées aux parois intérieures du souterrain. Ces chaînes étaient assez longues pour qu'il pût faire environ dix pas au dedans et au dehors : jamais depuis le premier jour de sa captivité, il n'avait dû aller au delà. Ainsi l'avait voulu le cruel génie qui s'était fait l'arbitre de sa terrible destinée.

« Qui êtes-vous ? demanda Maria du ton le plus affectueux, pendant que Marguerite, émue, soulevait silencieusement les fers du prisonnier.

— Je suis, dit-il d'une voix que les siècles avaient rendue tremblante, je suis Umoltouloumifa-Kérourasathaim. »

Ce nom parut aux jeunes filles assez singulier, mais elles pensèrent avec sagesse que c'était un nom d'autrefois.

« Mes filles, continua le vieillard, ayez pitié de mon malheur, ne repoussez pas une pauvre victime dont l'immortalité est devenue le supplice ! »

Les villageoises, pour toute réponse, laissèrent couler leurs larmes, et le captif, jetant sur elles un regard reconnaissant, leur dit :

« O vous dont le cœur sait plaindre ! apprenez que mon nom véritable est *la Paix*. Sous les ombrages qui vous abritent, j'ai coulé des jours mêlés de joie et de tristesse ; ces jours ont formé plus de six mille ans. Mais, hélas ! depuis que ces vertes collines ont reçu des hommes un nom, depuis que leurs pas inquiets se sont disputé ce sol fertile, j'ai souffert, j'ai languï. Enfin, le mal ayant atteint les cœurs, un génie maléfaisant qui plane au-dessus de Saint-Pierre m'a chassé, et de sa main puissante m'a enchaîné en ces lieux arides. Je n'y puis pas mourir, j'y dois souffrir jusqu'au moment où deux esprits bénins et doux daigneront ne point me repousser, et porteront mes conseils aux habitants qui se débattaient sous le souffle empoisonné de l'égoïsme... »

Ici le vieillard frémit, il couvrit son visage de ses mains, et parut effrayé de ses propres paroles. Il avait laissé tomber de ses lèvres le nom du mauvais génie qui opprimait Saint-Pierre.

L'égoïsme, voilà quel était le mortel ennemi de ce vieillard, voilà quel était aussi le mortel ennemi de tant de familles désunies ! Les paysannes se regardèrent, et, sans qu'elles eussent parlé, elles s'entendirent. Oui, elles devaient être ces esprits doux et bénins désignés pour mettre fin à cette épouvantable querelle.

Elles apprirent avec le plus vif intérêt que des deux antagonistes, un seul était immortel. L'égoïsme pouvait succomber sous les coups du vieillard qui devait au contraire, après son triomphe, se perpétuer dans le renouvellement d'une jeunesse éternelle. Maria s'exaltait à la vue du pauvre martyr, et disait en termes chaleureux tout ce que lui suggérait son émotion ; Marguerite, plus sensible encore, mais timide, serra sans parler cette main décharnée, et la pâleur de son visage disait assez ce qu'on pouvait attendre de son cœur généreux.

Ces enfants voulaient le bien, mais le bien est difficile à faire. Aussi le vieillard prit-il le soin de leur indiquer les moyens propres à atteindre le but. Il fallait être bonnes, douces, charitables envers tous, et même envers les plus maussades. Ce point de morale était fort contraire aux usages reçus, car à Saint-Pierre,

on rendait à chacun, comme on dit vulgairement, la monnaie de sa pièce, et souvent par générosité, on y joignait le cinq pour cent. Il dit aussi que les deux amies devaient être le modèle de leurs compagnes, combattre par leur douce influence les préjugés, les mauvaises coutumes. Enfin, leur vœu ami exigea d'elles la promesse de leur amener successivement tous ceux des habitants de Saint-Pierre qui voudraient bien croire à leur parole. Il se proposait, disait-il, de leur donner quantité de talismans et d'élixirs qui les aideraient à secouer un joug tyrannique, et les conduiraient au bonheur. En terminant : Allez, mes filles, dit-il avec bonté, je ne vous donne à vous ni talisman, ni élixir, mais uniquement le douloureux souvenir de ma captivité ; et moi je garde au fond de ma sombre demeure votre image qui me consolera dans mes maux !

Les jeunes filles se retirèrent silencieuses et attristées.

Alors, on joua dans Saint-Pierre une de ces comédies répétées souvent sur la scène du monde, comédie où chacun est acteur, tout en ne voulant passer que pour simple spectateur. Les jeunes filles, parlant avec la conviction que donnent le dévouement et la compassion, disaient les choses les plus persuasives, et le public riait bien haut, affectant d'écouter à peine, et de ne pas ajouter foi à ces propos d'enfants ; mais dans chaque chaumière s'éveillait un génie familier, actif, imprudent, léger, la curiosité. Telle qui faisait l'esprit fort venait, au détour du chemin, trouver Maria quand elle passait seulette, et lui demandait de la conduire en grand secret à la grotte du bon vieillard.

En peu de temps et sans bruit, la plupart des villageois montèrent jusqu'au sommet de la colline, et redescendirent émus de ce sentiment tout particulier que fait naître en nous l'inconnu. Dans ces villageois, se faisait un travail imperceptible mais sûr ; ils commençaient à penser au lieu de s'étourdir, et parmi tant d'esprits divers, les plus droits recevaient tout d'abord une forte impulsion vers le bien. Le captif disait à tous de si bonnes paroles ! Il avait des recettes si nouvelles, si singulières, qu'au moins fallait-il en faire l'essai. A chacun il disait son fait sans question préliminaire, et les villageois épouvantés demeuraient muets et comme frappés d'une lumière soudaine en face de ce génie des vieux âges qui semblait avoir la clef des cœurs, et devant qui le langage humain, ne suffisait plus à voiler la pensée. Il parlait avec autorité, il blâmait, il redressait : on peut tout dire quand on a six mille ans ! Nul n'osait répliquer, et tous passaient sous le charme, car l'être mystérieux était puissant par sa parole, par ses maximes, et, selon quelques-uns, par les amulettes qu'il portait à son cou.

Toujours, après avoir touché du doigt la plaie des cœurs, Umoltouloumifa-Kérourasathaim parlait avec complaisance d'un temps meilleur qui était proche, d'un temps où lui-même, échappant aux horreurs de son humide cachot, verrait régner à Saint-Pierre une douce et constante harmonie. Chacun se retirait intrigué, ému, et le plus souvent plein de bonne volonté, emportant sa recette ou son talisman. Celui-ci des graines parfumées qu'on devait compter une à une quand on avait à supporter une injure, une parole malveillante. Celui-là, un miroir de forme ovale datant des siècles passés : ce miroir ne devait être consulté qu'en face d'un ennemi, au milieu d'une querelle, et dans le moment où le cœur était le plus ému. Toutes les sensations violentes se reproduisaient dans ce miroir ma-

gique, et comme il avait la propriété de doubler les proportions, un visage en colère devenait un objet d'horreur par le bouleversement de ses énormes traits, et par le feu de son terrible regard.

A d'autres, tombaient en partage des recettes d'un autre genre. Telle fillette prompt et maligne devait, avant de parler du prochain, se tourner vers l'occident et saluer sept fois. Parmi celles qui accomplissent cette pratique mystérieuse, plusieurs parurent frappées de mutisme. Accoutumées à parler avant d'avoir réfléchi, elles ne savaient plus rien dire après, et le voisin s'en trouvait bien.

Tout subissait à Saint-Pierre une influence secrète, on s'y sentait vivre à l'aise, car la vie est douce aux êtres paisibles, et la plupart de nos plaintes devraient tomber sur nous-mêmes. Quand notre cœur porte en lui la tempête, peu nous importe la brise, elle passe pourtant, mais nous ne la sentons pas. Si, au contraire, la volonté de l'homme est parfaitement bonne, son existence devient pareille aux eaux d'un lac qui tremblent sous l'haleine brûlante de l'ouragan, mais sans sortir du lit paisible ou jusque-là elles ont dormi.

Il se trouva bien au village comme partout quelques esprits forts qui résistèrent à l'entraînement. Ceux-là se moquaient et disputaient entre eux, mais comme ils étaient en petit nombre et qu'ils se détestaient, il arriva, comme cela s'est vu dans l'histoire, que les chefs de l'insurrection ne s'entendaient pas, furent frappés d'impuissance. Point de succès sans lutte ; or, les habitants de Saint-Pierre, plus égarés que méchants, n'opposaient à leurs adversaires que des paroles douces et un visage impassible. Chacun fermait les yeux sur les défauts des autres, on ne pensait qu'à se réformer soi-même au moyen de son talisman. Les âmes généreuses donnaient de beaux exemples, et la foule les admirait et les imitait ; car la foule est meilleure personne qu'on ne le croit, et fait volontiers ce qu'elle voit faire.

Lorsque furent pacifiées les rives du cours d'eau qui faisait tourner les moulins, on se demanda, entre meuniers et ménagères, quel était celui qui, par une puissance merveilleuse, avait su réformer tant d'esprits divers ? Impossible de résoudre la question : on chercha bien huit jours, on interpella Marguerite et Maria, et, de toutes les perquisitions faites, les notables retirèrent précisément ce qu'il faut de lumière à un homme supérieur pour dire en prenant son air grave : On n'y comprend rien ! Quand on eut dit cela bien des fois entre deux prises de tabac, on chercha vainement le moyen de n'y plus penser : les esprits les moins curieux commencèrent à s'agiter. Un soir, il fut décidé en congrès villageois qu'on irait tous ensemble au haut de la colline, et que, par un effort généreux, on briserait quoi qu'il en pût coûter, les chaînes du captif. Quelques individus opinèrent seulement du bonnet, ce qui a toujours passé pour un consentement. D'autres s'opposèrent au projet ; c'étaient de ces gens malencontreux à qui rien ne profite, de ces routiniers de la sottise qui font tout de travers, uniquement pour le plaisir de continuer ce qu'ils ont commencé, et de le faire de la même manière.

Cependant on part ; la foule reconnaissante arrive à la caverne ; la porte en est ouverte, le cachot mystérieux paraît abandonné ; le sol est jonché d'amulettes brisées, de talismans rompus. Un silence profond cache un nouveau mystère. On pénètre la torche à la main sous la voûte sombre. Le cœur bat à plus d'un, les

plus timides quittent l'un après l'autre la troupe. On descend quelques degrés, on descend plus bas encore, on avance, on avance... Rien !

Muette d'étonnement, la foule suit anxieuse les détours du souterrain. Tout à coup le passage se resserre, deux personnes ne peuvent plus avancer de front, une seule doit ouvrir la marche, c'est Maria qui la première encore percera le mystère : elle s'avance, le cœur hardi, mais sous ses pas se rencontre un obstacle, elle tombe. Un cri d'effroi remplit le souterrain, la frayeur gagne ; les derniers s'en vont à reculons jusqu'à ce qu'ils se retrouvent en plein champ à la clarté de la lune. Les plus téméraires vont au contraire en avant, emportant avec eux les fers du captif, car ce sont ses propres chaînes qui, abandonnées en un sombre détour du souterrain, ont causé la chute de Maria.

A quelques pas plus loin, on aperçoit un escalier de pierre ; on monte bravement ; Marguerite se tient auprès de sa compagne : elles n'ont pas peur tant elles sont émuës. On arrive dans le vestibule du vieux château ; au fond de ce vestibule se trouve une table sur laquelle une main inconnue a posé une petite lampe. Aucune créature humaine ne paraît, mais on voit sur la table un papier portant pour suscription :

Umolouloumifa-Kérouérasathaim aux habitants de Saint-Pierre.

Maria prend ce papier, elle lit à haute voix :

« Bons habitants de ce village, c'est à vous que je dois ma liberté ; vous avez rompu mes chaînes, vous avez par de courageux efforts affaibli la puissance de mon ennemi mortel. Je vais revoir l'azur du ciel et l'herbe des prairies. Ne me cherchez pas, vous sens imparfaits ne sauraient me reconnaître. Je recouvre avec ma liberté les biens que j'avais perdus ; je suis invisible et impalpable. Vous ne me verrez donc plus, mais je serai dans vos chaumières ; vous saurez que je vis seul et calme au bord des eaux, sous la feuillée, à la fontaine, au plus secret bocage, au foyer domestique, en tous les lieux dont vous avez chassé les querelles, la discorde, l'esprit de critique et de révolte.

» Je suis, sachez-le, ô vous qui m'avez secouru, je suis la paix depuis longtemps bannie de ces lieux, la paix, née de la charité, ce génie protecteur du monde depuis le premier jour jusqu'au dernier et au delà. Vivez heureux, soyez bons, ne me rejetez pas dans la souffrance et la captivité. Brisez vos talismans, ils vous seraient désormais inutiles. Ecoutez, chaque dimanche, les avis de votre pasteur, recevez avec bonne volonté ces mots qui si souvent tombent de ses lèvres : Aimez-vous les uns les autres. Et ceux-ci : Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Si vous mettez en pratique ces maximes sacrées, je me rendrai sensible à plusieurs ; ils sauront alors que la charité dont j'émane est intérieure, et laisse au fond du cœur une félicité durable.

» Et vous, mes filles ! Maria qui m'avez tendu la main la première avec une simplicité pleine de confiance, Marguerite qui avez mouillé mes fers de vos plus caressantes larmes, mes filles, je vous bénis ! Je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout. Recevez le souhait puissant d'un immortel ! Que sur vous tombent comme la rosée du matin, les bénédictions et les joies de la vie. Qu'autour de vous les génies familiers sèment les heures tranquilles. Soyez, chacune en vos foyers, le bon ange de la famille. Qu'il vous soit donné pour appui un cœur fort et vertueux ! Que l'abondance règne

en vos demeures, et que la fin de votre vie ressemble au soir d'un beau jour. »

Après la lecture de cette espèce de testament, un recueillement profond saisit l'assistance. Peu après, on entendait un bruit de pas; c'étaient les habitants de Saint-Pierre qui traversaient la cour d'honneur, vaste enceinte où l'herbe et les fleurs sauvages s'élevaient sans culture. La nuit couvrait la campagne, chacun reprit en rêvant le sentier qui menait à sa chaumière; le sommeil vint graver dans la mémoire de tous les événements du soir, et le lendemain on convint d'élever à l'entrée du village un poteau où seraient suspendues les chaînes de l'illustre captif. Au-dessus, on mit pour inscription ces mots :

Ici règne la paix, née de la charité.

Telle est la légende. Quelque homme bienfaisant aurait-il voulu frapper ces esprits aigris, mais crédules, en jouant le personnage du génie captif? Peut-être : plusieurs l'ont pensé; libre à tous d'expliquer ce fait en apparence inexplicable, tout en rendant hommage au seul lien qui sur terre unisse réellement l'homme à son frère : la charité.

A partir de ce moment, le village de Saint-Pierre devint un lieu de paisibles labeurs et de facile repos pour les esprits troublés et pour les cœurs malades. Chacun se réforma à ce point que la bonne de M. le curé se fit accorte à sa manière, c'est-à-dire qu'elle ne

gronda plus que son maître, qui depuis quarante ans en avait tout à fait pris son parti.

Il n'y eut que les encroûtés et la cloche de la paroisse qui s'obstinèrent à rester dans leur mauvaise voie. On laissa les encroûtés pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour des gens ennuyeux. Quant à la cloche, il y eut contre elle réaction complète. On la jugea et on la condamna non pas à être pendue, mais au contraire à quitter le clocher bon gré mal gré. A sa place, s'installa une autre cloche dont la plainte argentine s'harmonisait parfaitement avec le chant des oiseaux, le bruit de l'onde et les mille voix de la nature.

Nul doute qu'un jour ou l'autre, le paisible et joyeux village de Saint-Pierre ne fût devenu une piscine salubre où les médecins en renom eussent volontiers plongé les hypocondriaques et autres; mais hélas! une nuit de terrible mémoire, une meule de foin s'enflamma, le feu gagna une haie, de la haie la flamme atteignit le toit de chaume d'une cabane abandonnée. De proche en proche, l'incendie fit le tour du village, et malgré le bon vouloir des dormeurs qui s'éveillaient l'un après l'autre, le village n'était plus à l'aurore qu'un monceau de ruines. Les habitants se disséminèrent en diverses communes, et le nom même du lieu qui avait vu tant de merveilles ne tarda pas à tomber dans l'oubli. Voilà ce qui explique comment et pourquoi, en Lorraine comme ailleurs, on se dispute incessamment sans avoir jusqu'ici échappé aux influences malignes de l'égoïsme.

M^{me} DE STOLTZ.

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 10

Notre catalogue de ce numéro contient un choix de morceaux de piano des plus variés : la *Sonate pathétique*, de Beethoven, l'*Invitation à la valse*, de Weber, et les deux *Sérénades* de Fumagalli. Comme morceaux d'une exécution plus facile, nous donnons l'*Étincelle* et la *Cloche*, de Fumagalli, et d'une exécution présentant encore moins de dif-

ficultés, la polka du *Diable à quatre*, d'Adam, la *Mosaïque* sur l'*Elisir*, de Donizetti, un thème favori de Boieldieu, et la *Romance* de *Joseph*, de Méhul. Nous citerons, dans la musique de danse, la *Turquoise*, charmante polka de Strauss, enfin plusieurs airs détachés de l'*Épreuve villageoise*, de Grétry.

REVUE MUSICALE

Je me défie des opéras que l'on représente pendant l'été. Il semble que ces malheureux ouvrages, voués aux dieux infernaux de la saison caniculaire, soient jugés trop faibles pour mériter les honneurs de la salle comble. S'ils résistent aux inconvénients de la chaleur, c'est qu'ils sont viables et nous en parlerons le mois prochain; s'ils succombent sous la lourdeur de l'atmosphère, nous dirons un de *profundis* et tout sera fini. En attendant, parlons un peu du court voyage que nous venons de faire dans le département de la Seine-Inférieure, non pour entretenir le

public de nous-mêmes, qui n'avons nul droit à cet honneur, mais pour lui raconter une anecdote dont les détails ne sont pas sans intérêt. Un grand écrivain de nos jours a dit quelque part : « On voyage pour avoir voyagé. » Et il a bien dit. En effet, si l'on retirait aux voyageurs la faculté de narrer les milles incidents vrais ou faux dont furent accompagnées leurs pérégrinations lointaines, combien d'entre eux ne quitteraient pas le foyer domestique! c'est absolument comme si l'on défendait à un vieux soldat de parler d'Austerlitz et de Waterloo.

Je ne veux pas donner raison à l'aphorisme de notre illustre prosateur, en m'embarquant orgueilleusement dans une narration descriptive. Tout le monde a fait la charmante traversée de Rouen au Havre par le bateau à vapeur. Tant que l'équipage navigue dans les eaux tranquilles de la Seine, tous les esprits sont éveillés, toutes les figures joyeuses; mais une fois qu'il s'aventure sur les flots de l'Océan, les visages deviennent sérieux, les regards se troublent et certain malaise, fort peu poétique qui précède le mal de mer, commence à exercer des ravages. J'avais rencontré aux Armes d'Angleterre, le meilleur hôtel de Rouen, une famille anglaise qui se rendait à Frascati. Nous fûmes bientôt liés d'une de ces amitiés éternelles qui durent vingt-quatre heures, et dont il n'est plus question après. Le roulis me menaçait d'une catastrophe, et deux de mes voisins d'outre-manche, se trouvaient très-douloureusement remués par le tangage. Le voyage allait inmanquablement tourner au drame, et quel drame, bon Dieu! « Mesdames, nous dit alors du ton le plus paternel, un passager, homme de cinquante ans environ, de belle mine et de bon air, au lieu de regarder piteusement voler les corneilles, en regrettant d'avoir bien déjeuné, rassemblez-vous toutes les unes au près des autres, formez un cercle étroit, racontez-vous quelque longue et dramatique histoire, qui vous empêche de songer au roulis et au tangage, et je suis certain que vous arriverez saines et sauvées au but de votre traversée. — Une histoire! une histoire intéressante surtout! mais ce n'est pas chose facile! — Rappelez-vous quelque légende fantastique, quelque conte qui dans votre enfance vous faisait dresser les cheveux sur la tête. » Et tout le monde d'évoquer ses souvenirs; mais hélas! sans le moindre succès, et comme ce balancement nautique, j'étais dans nos estomacs fatigués de profondes perturbations, notre digne compagnon de voyage nous vint encore une fois en aide. « Puisque je m'intitule votre médecin, dit-il, et que je connais la maladie que je traite, il est bien juste que je vous en fournisse le remède, » et il commença ainsi :

« C'était dans les premières années de la restauration. Louis XVIII allait faire ses Pâques à Saint-Germain-l'Auxerrois. Le cortège arrivait devant l'église, le roi se plaça sous un dais et la musique de la garde nationale fit entendre les chants de : *Vive Henri IV, Charmante Gabrielle*. Les fanfares finissaient à peine que le curé parut à la tête de son clergé et commença un fort long discours. Louis XVIII se tenait difficilement debout; aussi le discours prolongé du bon pasteur lui occasionnait-il une fatigue insurmontable.

« Sire, lui dit tout bas le duc de Berry, voulez-vous que j'abrège la séance. — Certes, si la chose est possible, sans offenser ce digne prêtre. » Et le prince s'éloigna. Un moment après, le mugissement soudain des trombones et des ophicéldes retentit sous les voûtes sonores, entonnant l'air de *Vive le Roi, Vive la France*. Le curé resta la bouche béante, Louis XVIII sourit, on entra dans l'église et l'office commença. Les chantes se mirent à psalmodier les heures qui précèdent la grand-messe, les prêtres se placèrent commodément dans leur stalle, et le chœur resta presque entièrement désert; on vit alors un personnage sortir de la sacristie, marchant avec une pré-

caution extrême et s'approchant le plus possible du dais royal. C'était un grand jeune homme fort pâle, revêtu d'une soutane et d'un surplis. En traversant le chœur pour aller à sa stalle, il fit une genuflexion devant le tabernacle. Un bruit singulier résonne sur la marche de l'autel, un bruit d'arme, un bruit sinistre, chacun regarde l'inconnu avec épouvante, les visages pâlisent; on chuchote, on s'enquiert, le malheureux n'est plus qu'à quelques pas du roi. Louis XVIII demande la cause de cette sourde rumeur, un de ses aides de camp lui parle à voix basse. Bientôt ce mot terrible circule dans toutes les bouches : « Un prêtre armé qui en veut aux jours du roi. »

Aussitôt, deux officiers s'approchent de l'inconnu. « Monsieur, il faut nous suivre à l'instant. — Messieurs, cela ne serait pas convenable; je serai tout à vous quand l'office sera terminé. — Point de scandale, point de résistance, monsieur, veuillez venir de suite à la sacristie. »

Une foule de soldats encombrant le vestiaire du clergé; deux fusiliers, entre lesquels le malheureux est placé, ne lui laissent pas faire un geste. On l'amène devant deux hommes, l'un revêtu de l'écharpe blanche, c'est un commissaire de police, l'autre, tout de noir habillé, c'est un greffier. L'interrogatoire commence.

« Vous avez des armes sur vous ?

— Oui, monsieur, j'ai une épée.

— Mettez qu'il avoue être armé.

— Pourquoi cacher cette épée sous votre soutane ?

— Parce qu'il n'est pas d'usage de la porter dessus.

— Monsieur, point de plaisanterie; il y va de votre tête.

— De ma tête! s'écrie le jeune homme en devenant blanc comme un mort.

— Écrivez qu'il pâlit horriblement.

— Votre profession ?

— Musicien.

— Et pourquoi ce musicien se déguise-t-il en prêtre ?

— Ces habits sont les miens, cette épée est la mienne.

Je suis trombone de la garde nationale, et chanteur de cette église. J'attendais la fin du discours de monsieur le curé pour venir me déshabiller ici; mais, voici qu'on nous donne ordre de jouer au milieu de son discours, et je suis acconru à mon poste sans avoir eu le temps de retirer mon uniforme que, du reste, la soutane se chargeait de cacher suffisamment. »

« Ici la scène change, les juges se mettent à rire; le procès-verbal est déchiré et le prétendu conspirateur rendu à la liberté.

« Vous nous avez fait une fière peur, mon garçon, lui dit le roi, sur le chemin duquel il se plaça. — Cela me vaut un grand honneur, sire, répondit-il, puisque Votre Majesté daigne m'honorer d'un regard. » Et le cortège passa. Mais, tous les journaux de Paris racontèrent le lendemain dans leurs colonnes, qu'un prêtre avait voulu attenter à la vie de Louis XVIII.

Là se termina l'histoire du narrateur. Le tangage et le roulis nous avaient laissés fort insensibles, le médecin avait sauvé ses malades. « Avouez, lui dis-je, en le remerciant le plus gracieusement qu'il me fut possible, que vous avez imaginé cette fable pour nous distraire du mal de mer? — Non, ma foi, répondit notre Esculape, c'est moi, moi qui vous parle, qui fus le héros de l'aventure. — Bah! s'écrient sept ou huit voix

féminines, Alors, vous êtes musicien ? — Un peu, répondit-il modestement. » Il me semblait reconnaître cette figure, et plus je la regardais, plus je demeurais persuadée de l'avoir vue très-souvent. Après un nouvel examen, je poussais une exclamation. « Et comment n'avons-nous pas reconnu tout de suite le *Postillon de Longjumeau* ? m'écriai-je. » Et chacune de serrer

la main à l'excellent Chollet, qui, satisfait de sa cure médicale, n'avait pas compté sur cette nouvelle ovation.

En effet, notre compagnon de voyage, n'était autre que l'éminent chanteur si longtemps aimé du public parisien.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

POIRES DE ROUSSELET A L'EAU-DE-VIE.

Prenez des rousselets presque mûrs, piquez-les, et placez-les dans une bassine avec de l'eau fraîche. Faites-les cuire à petit bouillon jusqu'à ce que vous puissiez les traverser avec une épingle. Retirez-les, placez-les dans un vase rempli d'eau fraîche, et après

cinq minutes d'immersion, pelez délicatement les poires, posez-les au fond d'un bocal. Faites cuire du sucre à la nappé, par proportion de quatre onces par livre de poires. Versez sur le fruit, ajoutez deux pintes d'eau-de-vie, et bouchez lorsque la liqueur est froide.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

- 1, Dessin de pale — 2, B. D. — 3, Moitié d'un mouchoir rond — 4, L. R. — 5, *Eudoxie* — 6, Manchette — 7, Col marin — 8, *Anna* — 9, Bonnet d'enfant — 10, Rond du bonnet — 11, *Léontine* — 12, B. D. — 13, J. H. enlacés — 14, A. J. enlacés — 15, N. G. — 16, H. C. — 17, A. B. — 18 et 19, Parure à broder sur mousseline — 20, Mouchoir assorti à la parure — 21, B. D. — 22, L. S. enlacés.

PLANCHE DE PATRONS.

- 23, Fichu de petite fille — 24, Croquis du fichu — 25, R. L. avec couronne de comte — 26, T. V. — 27, V. S. — 28, B. L. — 29, M. L. avec couronne de comte — 30, H. F. — 31, Croquis d'une réville au filet — 32, *Joséphine* — 33 et 34, Ménagère — 35 et 36, Patron d'une guirlande en cuir — 37, Croquis d'un cadre à trois compartiments — 38 à 41, Pe-lote ovale — 42, Patron d'une manche bouillon en mousseline ou en nansouk — 43 à 46, Chemise de poupée.

« Je n'ai point oublié, chères amies, la promesse que vous fit en partant votre petite Jeanne, et suis désolée que des circonstances imprévues la retiennent encore loin de vous. En son nom, je vous fais mille excuses, et réclame votre indulgence pour la manière avec laquelle je vais toute seule m'acquitter de mon rôle de chroniqueuse. »

C'est ainsi que parlerait une fausse amie dont la réputation de Jeanne serait le moindre souci : votre retour dans la grande ville ; la joie sans mélange qu'un voyageur éprouve à retrouver, après une longue absence, son doux chez-soi ; les changements qu'à dû certainement subir en un mois notre beau Paris ; l'animation des boulevards formant un contraste frappant avec les solitudes que vous venez de parcourir, tels seraient les sujets de causerie que choisirait une autre que Florence.

Mais, vous le savez bien, Florence aime Jeanne de toute son âme et considère comme fait à elle-même le reproche adressé à son amie. Aussi vient-elle vous dire que Jeanne est une fille de parole qui, bien loin de vous oublier, a beaucoup travaillé pour vous. Que de notes prises avec un soin consciencieux ! que d'éloquents descriptions ! que d'anecdotes et d'incidents racontés de la façon la plus piquante ! C'est un véritable *odyssée* ; mais, hélas !...

— Quoi donc ? le travail de votre amie, moins heureux que celui du poète Lusitanien, aurait-il disparu dans un abîme ?

— Oh ! non, grâce à Dieu, car ce serait une double perte que nous aurions à déplorer : Jeanne ne pouvant survivre au fruit de ses veilles, de ses contemplations, aurait, en vertu d'une puissante attraction, suivi son carnet de voyage, si ledit carnet, se trom-

pant de route et de destination, était descendu dans l'empire de Neptune ou dans celui de Pluton.

Les occasions, du reste, n'ont pas manqué. — Une fois, — c'était en Bresse, — nous visitâmes la cathédrale de Brou, ce joyau de l'art gothique, ce sanctuaire qui portera à travers les siècles, avec les chiffres enlacés de Philibert et de Marguerite, le souvenir du génie et de la foi des artistes du moyen âge.

Tout entière au sentiment d'admiration que lui inspiraient les ciselures délicates, les dentelles de pierre, les tombeaux magnifiques, les corps de marbre à l'attitude recueillie, les stalles merveilleusement sculptées, et le baptistère qui, dans ses eaux, reflète la basilique, Jeanne oubliait les amis qui l'accompagnaient, le jour qui baissait, les portes qui se fermaient.

Elle allait, allait toujours, le carnet à la main, le regard perdu sur les verrières que faisait étinceler le soleil couchant, que vous dirais-je ? vous devinez le reste : elle demeura là, enfermée dans ses tombeaux ; et sans un sauveur qui lui apparut sous la forme d'un gnome plutôt que sous celle d'un homme, et lui barra le chemin, Jeanne allait... chez monsieur Pluton, je pense.

Peu de jours après, nous avions franchi les Alpes et planté notre tente dans cette petite ville « toute fumante, toute bruisante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses. »

Aix-les-Bains parcouru en tous sens, nous avait montré le bain romain, l'arc de Campanus et le temple de Diane ; il fallait à notre insatiable curiosité un nouvel aliment : les Alpes, qui, de toutes parts, fermaient notre horizon, changeant à chaque instant d'aspect et de couleur, ces eaux d'azur qu'on voyait étinceler à travers les chataigniers et les vignes grimpantes comme des lianes, excitaient vivement notre désir de voir aussi ; nous prîmes le chemin du lac du Bourget. Ici, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse instructive :

« Ce lac, d'environ six lieues de long, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans des petits golfes, entre des coteaux couverts de bois, de treilles, de figuiers qui trempent leurs feuilles dans ses eaux. Il va mourir à perte de vue au pied des rochers de Châtillon. — L'abbaye d'Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contre-fort de granit au nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac... Quelques barques de pêcheurs glissent silencieusement sur les eaux profondes, sous les falaises de la montagne... »

C'est dans une de ces barques que nous sautâmes joyeusement, et quelques minutes après,

.... Nous voguions en silence.

On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

Tout à coup le vent s'élève ; ces belles eaux bleues si transparentes se troublent et blanchissent. L'abbaye d'Haute-Combe, vers laquelle tendent nos efforts, semble s'éloigner de plus en plus...

Ainsi suspendues sur l'abîme, ayant au-dessus de nos têtes de gigantesques rochers, dont avec peine

nos yeux distinguaient le faite, nous étions loin de chanter avec le poète :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours.

Le temps nous semblait long ; Jeanne la brave était silencieuse, et tenait dans ses mains crispées le précieux carnet.

Tout à coup un nuage crève et nous inonde, alors.... Mais pourquoi mêler à de si poétiques descriptions des détails prosaïques ?

J'ai promis d'être exacte, je le serai quoi qu'il m'en coûte.

Alors donc, comme je portais ce jour-là un chapeau aragonais que j'aurais été bien *marrie* de gêner, j'ouvre... mon parapluie ; Jeanne, à la hâte, suit mon exemple : oh ! malheur ! instant funeste ! jour à jamais néfaste !

Il tombe, il roule, il est au sein des flots.

Il est au sein des flots, le précieux carnet de Jeanne ! Comprenez-vous mon angoisse, âmes compatissantes ? Comprenez-vous le désespoir de l'infortunée Jeanne ?

Jouissez donc du bonheur qu'elle éprouva le lendemain, lorsqu'à l'aurore, nous vîmes poindre notre fidèle nocher, porteur d'un heureux message : l'objet perdu était retrouvé. Une récompense *honnête* fut offerte au batelier, qui l'accepta, et mille actions de grâces, à défaut d'hécatombe, au grand Neptune.

Au contraire des ennemis du Cid, le flot avait emporté le carnet, et le flot le rapporta.

Enfin, chères amies, il me faudrait un volume in-folio, en caractères compactes, pour vous retracer les vicissitudes de cet étonnant *calpin*, les péripéties du drame dont il est le héros, et dont aujourd'hui je vous donne l'exposition.

Mais je comprends votre impatience : que vous importe le contenant ? c'est le contenu qui vous intéresse. Votre curiosité est parfaitement excusable, et je suis d'autant plus disposée à vous absoudre que je la partage, ne connaissant pas plus que vous le journal de Jeanne.

C'est que notre mystérieuse amie l'a composé à huis clos, m'en promettant la lecture après achèvement. Cet achèvement se poursuit à l'heure qu'il est sur les rives du Léman où s'oublie l'auteur.

Comme elle, plusieurs d'entre vous, sans doute, chères amies, ne songent point encore à quitter la belle nature, les sites charmants, l'air pur des montagnes : à celles-là, nous souhaitons quelques jours de soleil.

Mais à d'autres moins privilégiées, que la voix du devoir et celle du travail vont bientôt rappeler dans la grande ville, courage et persévérance : l'année scolaire est si vite passée pour l'enfant qui, chaque soir, peut se rendre le témoignage d'avoir bien employé sa journée, et les vacances semblent si douces à qui les a méritées !

Quant à vous, petites sœurs, qui goûtez le bonheur de ne point quitter vos mères, soyez tout obéissance, et tout application ; et sans perdre une minute de plus, prenez carton, plumes et cahier, — car c'est aujourd'hui la rentrée de vos cours.

Quelle surprise vous attend ! un beau square, des gazons, des fleurs, des eaux jaillissantes ont comme

par enchantement, remplacé l'asphalte qui vous brûlait les pieds pendant la canicule.

Evidemment, c'est pour vous que ces embellissements ont été faits, vous, les gentilles élèves de monsieur Taupier. Hâtez-vous donc de prendre place autour du tapis vert, écoutez avec attention la voix du grand-maître, rendez sous la sienne votre main bien souple, faites de jolis *déliés*, des *soulèvements* superbes, afin de pouvoir, aux vacances prochaines, écrire comme votre amie Jeanne, sur un bel album, vos impressions de voyage.

COTÉ DES BRODERIES.

1, *DESSIN DE PALE*, à broder en application de tulle d'Alençon sur batiste, ou au plumetis sur mousseline, ou au passé sur moire. Dans les deux premiers cas, une dentelle, valencienne ou maline, se coud au bord de la pale; dans le troisième, on orne cette pale d'un *agrément* de passementerie. — La pale se double de batiste. — Entre la batiste et le dessus brodé, doit être un carton bristol. Nous conseillons même d'employer deux cartons légers: sur le premier se fixe la doublure, dont on rentre les bords; sur le deuxième, le dessus, dont les bords sont également rentrés. — Un simple surjet réunit les deux côtés.

2, *B. D.*, gothique, plumetis.

3, *MOUCHOIR* rond (moitié), feston et plumetis.

Ce mouchoir, très-nouveau, se borde d'une petite ou d'une grande valencienne.

4, *L. R.*, romaine, plumetis.

5, *Eudoxie*, anglaise fleurie, plumetis.

6, *MANCHETTE*, à broder sur toile fine ou nansouk double; plumetis ou nouveau point de poste.

7, *COL marin*, allant avec la manchette.

8, *Anna*, anglaise fleurie, plumetis.

9, *BONNET D'ENFANT*, à broder sur mousseline ou sur nansouk, plumetis ou broderie à la minute.

10, *ROND DU BONNET*.

11, *Léontine*, plumetis.

12, *B. D.*, romaine; plumetis.

13, *J. H.*, enlacés; anglaise fleurie, plumetis.

14, *A. J.*, enlacés; anglaise, plumetis.

15, *N. G.*, romaine; plumetis ou point de poste.

16, *H. C.*, romaine; plumetis.

17, *A. B.*, anglaise, plumetis.

18 et 19, *PARURE* à broder sur mousseline; plumetis et feston.

20, *MOUCHOIR* assorti à la parure, feston et plumetis.

21, *B. D.*, anglaise; plumetis.

22, *L. S.* enlacés; anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

23, *PATRON* et *DESSIN* d'un fichu de petite fille, feston et plumetis. La partie marquée du numéro 23, est le col, qui se fait séparément, et se réunit par un surjet au fond du fichu.

24, *CROQUIS* du fichu qui doit être en nansouk.

25, *L.*, anglaise, avec couronne de comte, plumetis.

26, *T. V.*, feston.

27, *V. S.*, feston.

28, *B. L.*, anglaise, feston.

29, *M. L.*, anglaise, avec couronne de comte, plumetis.

30, *H. F.*, anglaise fleurie, plumetis.

31, *CROQUIS* d'une résille au filet. Pour cette coiffure, il faut une pièce et demie de lacet à la reine, un moule de 3 centimètres de tour, une navette ordinaire, un moule plat de 3 centimètres de large, ou 6 centimètres de tour.

Monte 10 mailles, — fais 6 rangs. — puis tourne tout autour de ce petit carré, en augmentant d'une maille à chaque coin de carré. — Fais 6 rangs en tournant toujours, sans augmenter. — Prend le gros moule plat et fais le dernier rang. — C'est dans ce dernier rang qu'on passe un ruban qui se noue sur le côté.

Cette résille peut également se faire en laine dix fils, bleue, noire ou marron.

32, *Joséphine*, petite anglaise, plumetis.

33 et 34, *MÉNAGÈRE*. Cette ménagère n'est autre que celle qui est donnée par le Journal, et qui est un échantillon des canevas coloriés. Après avoir recouvert chaque point colorié d'une laine ou d'une soie de même couleur que celle qui est indiquée, remplis le fond avec de la soie blanche, ou, ce qui serait plus léger, avec un cordonnet noir, moyen qui simulera un fond de dentelle et fera parfaitement ressortir les bouquets. Fais donc le premier rang comme un rang de tapisserie ordinaire; — recouvre-le. — Fais le deuxième rang. Quand il s'agit de le recouvrir, prends à la fois deux rangs, c'est-à-dire recouvre simultanément le deuxième rang que tu viens de faire, et le premier déjà recouvert. — Pour le troisième rang, même opération, c'est-à-dire que tu recouvres à la fois le deuxième et le troisième. Ainsi de suite. Cet enchevêtrement est nécessaire pour cacher les fils blancs du canevas, imparfaitement recouverts par le cordonnet. Ce fond ainsi exécuté, doit être terminé, comme l'indique la planche, par une espèce de dent qui se fait le plus facilement du monde, en passant une aiguille enfilée de soie de Chine noire, alternativement en haut et en bas, suivant les ondulations des dents.

La ménagère doit être doublée de satin ou de taffetas piqué, et fermée par des nœuds de ruban étroit qui produisent l'effet du croquis numéro 34. — Sur ce croquis, la doublure piquée débordé à l'endroit, servant ainsi de bordure; elle est arrêtée par la pointe des dents.

Une autre manière de monter la ménagère, serait de faire le point de dentelle jusqu'au bord du canevas, de rentrer ce bord en dedans, de rentrer de même la doublure, et de coudre sur le surjet qui réunit dessous et dessus, une petite dentelle noire ou une guipure très-basse.

35, *PATRON* d'une guirlande de feuilles de rose, destinée à garnir les petits cadres à photographies.

36, *CROQUIS* de la guirlande moulée.

37, *CROQUIS* d'un cadre à trois compartiments, ornés de guirlandes.

Ces cadres, tout le monde le sait, doivent renfermer les photographies de petites dimensions, dites *cartes de visite*, qui font fureur en ce moment.

Ils se placent, posés comme un petit paravent, sur une cheminée, une étagère, etc.

38, *PATRON* et *DESSIN* d'une pelote ovale. Ce dessin peut s'exécuter au passé ou au point de chaînette en laine très-fine sur un tissu blanc, croisé ou piqué anglais, qui se prête merveilleusement bien à ce travail. — Le bleu de ciel, le ponceau, l'amarante, sont pour la laine les plus jolies nuances. Cette pelote se monte

comme les anciennes : taille deux morceaux de calicot sur le patron numéro 38, — réunis-les par un surjet, laissant toutefois une ouverture qui te permet d'introduire le son. Quand la pelote est suffisamment dure, ferme l'ouverture par quelques points. Prends le dessus brodé, taille un morceau de même étoffe et de même grandeur, place le dessus et le dessous sur ta pelote, réunis-les par un surjet, ayant soin de rentrer les bords dans l'intérieur. Pour garnir cette pelote, taille une bande de mousseline ou d'organdi, large de 6 centimètres et longue de 1 mètre 50 centimètres. — Fais de chaque côté de la bande un étroit *rempli*, comme si tu préparais un petit ourlet.

Enfile une aiguille de la laine employée pour broder la pelote, et exécute autour de la bande le point indiqué au numéro 39.

39, est la bande brodée. — La ligne ponctuée du milieu, indique le fil que tu passes pour froncer la mousseline. — La bande brodée et froncée se coud au bord de la pelote, comme une ruche.

L'explication du point cité plus haut n'est peut-être pas inutile ; la voici :

Pique ton aiguille enfilée de laine, un peu au-dessous du petit ourlet que tu as tracé, — arrête la laine en haut, sur le bord extérieur de la bande, en faisant un nœud. — Pique ton aiguille dans le même trou que tout à l'heure. — Ramène-la en haut, la passant dans le nœud, — et fais un espèce de point de chaînette qui relie le deuxième point au premier. — Reviens encore dans le même trou, remonte, fais un point de chaînette, et continue comme l'indique le tracé du dessin. Pour le point isolé qui sépare les *triples*, pique ton aiguille *juste* au-dessous de l'ourlet.

40, Autre GARNITURE, brodée au passé ou au point de chaînette, comme le fond de la pelote.

La première est la plus légère et la plus élégante.

41, Croquis de la pelote.

42, PATRON d'une manche de mousseline dite bouillon. — En bas se coud le poignet de piqué brodé, — en haut un poignet haut de 15 centimètres sur le dessus de la manche, et de 10 centimètres sur le dessous, long de 35 centimètres.

43 à 46, CHEMISE DE POUPEE de chez madame Herbillon.

43, Devant,

44, Dos.

45, Manche.

La ligne ponctuée dans ces trois patrons indique où doit être pliée l'étoffe, pour que la partie terminée par un feston s'abatte et forme garniture, ainsi que l'indique le croquis numéro 46. — Ce feston devant rabattre, doit être par conséquent fait à l'envers.

MODES.

— Pauvres amies, vous voici de retour, et dans quel état ! Hélas ! ces chapeaux emportés si frais, comme ils sont déformés, flétris, indignes de vous ! Vos robes légères sont méconnaissables ; ces belles robes qu'on avait mises en caisse avec tant de soin, vous en avez fait un chiffon en les jetant avec dédain au fond d'une malle ou d'un carton.

— Elles ne me serviront plus que l'année prochaine !

— Est-ce une raison pour les traiter avec tant de mépris ? D'ailleurs, pour qu'elles puissent vous servir l'été prochain, je vous conseille de ne pas trop les négliger et de suivre les instructions suivantes :

Ne serrez pas les robes de mousseline, d'organdi, de jaconas ou de toile sans les faire blanchir, puis raccommodez ; ce sera pour l'année prochaine une préoccupation de moins. Le proverbe n'a-t-il pas dit, il y a bien longtemps, qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille ?

Les robes de barège doivent être nettoyées si elles sont un peu maculées de poussière ou de vase, pliées soigneusement ou suspendues — ce qui est toujours préférable. — Nous connaissons une jeune femme qui consacre à ses robes une vaste pièce tout entière. Autour, règnent des porte-manteaux auxquels sont attachés de grands sacs de percaline ou de mousseline. Savez-vous ce qu'ils renferment ? — Les belles robes de madame, qui sont ainsi bien à l'abri de la poussière et des faux plis.

Donc, vos robes de barège, de gaze de Chambéry, après avoir recouvré leur fraîcheur primitive — grâce à un habile dégraisseur — attendent en paix le nouveau printemps.

Il nous reste, si nous comptons bien, les alpagas, les poils de chèvre et les soieries. Oh ! pour celles-ci, ne les mettez pas si vite à la retraite ; car octobre nous donnera, espérons-le, quelques jours de soleil, et nos robes d'hiver ne demandent pas mieux que de dormir encore un mois.

Seulement, il faut un peu rafraîchir tout cela, changer une garniture, reborder la jupe, donner un coup de fer aux volants. Grâce à ces petits soins, vous n'aurez pas cet air négligé, peu soigné — j'adoucis les termes autant que je le puis — air qui est généralement celui des toilettes parisiennes du mois d'octobre.

Les chapeaux surtout doivent être l'objet d'un examen attentif ; pour l'amour de moi, qui suis, vous le savez, la mode honnête et sensée, et qui professe un véritable sentiment d'horreur pour tout ce qui respire le désordre, hâtez-vous de renouveler ces dessous, ces tours de tête ; mettez, si vous voulez, non pas de la blonde, mais du tulle illusion bien régulièrement tuyauté : pour jeune fille, c'est simple et très-seyant.

Le bord de ce chapeau de paille est légèrement déformé, garnissez-le d'un velours ou d'un biais de taffetas, posé à cheval. Les fleurs sont flétries, arrachez-les — ou plutôt *décousez*, car une jeune fille ne doit jamais procéder avec violence, — et remplacez ce qui n'est pas de saison par un nœud de velours ou un chou de taffetas.

Votre capote de tulle blanc est encore fraîche ; mais elle est trop blanche pour que vous la portiez maintenant, et pourtant vous craignez de trouver au printemps sa forme vieillie. En cela, vous avez tort ; car un chapeau sorti des mains d'une habile modiste peut largement faire deux saisons. Cependant, comme je suis d'avis d'utiliser autant que possible et le plus vite possible, les éléments dont nous pouvons disposer, je vous conseille de faire à votre capote une légère addition :

Sur le bavet de tulle, ajoutez un large biais de velours bleu ; borde le chapeau de même ; sur la passe, posez une écharpe également en velours, des-

sous une barrette de velours, et vous avez un charmant chapeau d'automne.

Sur vos chapeaux de crêpe, quelle qu'en soit la couleur, vous pouvez jeter un tulle noir moucheté, coulé, en garnissant le côté d'un nœud ou d'un chou.

Seulement, ne demandez pas à toutes les modistes de faire ces arrangements économiques; les très-grandes n'y consentiraient pas et vous prendraient en pitié; d'autres vous gâteraient le chapeau.

C'est qu'il s'agit à tout prix, n'est-il pas vrai? de faire honneur à votre budget fortement grevé par vos courses lointaines: vous avez tant d'amies à qui vous ne manquez jamais de rapporter un souvenir, et les confectionneurs de chalets et d'objets sculptés savent si bien exploiter les pauvres Parisiennes!

Or, vous ne voudriez pour rien au monde faire à votre bonne mère une demande indiscrete à peu près conçue en ces termes: « Petite mère, si tu voulais bien m'avancer mon mois... Je suis si gênée à cette heure, et le mois prochain j'aurai si peu de chose à acheter!... »

Le mois prochain, au contraire, sera celui des grosses dépenses, des fortes acquisitions: je vous conseille donc.....

— Mais, madame, vous êtes l'économie en personne!

— C'est possible, mes enfants, d'autant plus possible, qu'une vertu ne doit jamais venir seule, et qu'il y a trente jours vous me compariez à la Charité.

Mais je ne veux nullement vous faire injure, et comme j'espère que la plupart d'entre vous, loin d'être gênées, sont fort à leur aise, je vais, en quelques mots, vous décrire deux ou trois toilettes que j'ai trouvées de bon goût et qu'il ne tiendra qu'à vous d'imiter si.... vos fonds sont en hausse:

Robe de popeline grise rayée. Corsage plat, montant, avec basques très-courtes devant et longues derrière. — Capote en crêpe blanc avec ruche de taffetas lilas au bord de la passe; bavolet de taffetas noir; brides noires; chou de dentelles sur le côté avec pensées au milieu du chou. — Petit cachemire de l'Inde, rayé.

Robe de taffetas noir brodée sur toutes les coutures. — Collet de drap léger, gris; pas de capuchon, mais un petit col également en drap. — Chapeau de tulle blanc et noir avec écharpe de velour brodée en couleur.

Robe de moire. — Chapeau bleu Louise, en crêpe brodé; sur le côté, touffes de Marguerites noires. — Cachemire noir, brodé en jais avec deux volants de guipures.

Pour vous, belles petites amies, qui attendez impatiemment un mot à vous adressé, pour vous toutes seules, nous avons vu le plus charmant petit vêtement, demi-saison, qu'on puisse rêver pour vos mignonnes personnes; c'est un manteau en flanelle, bien léger et chaud pourtant, garni d'un assez haut volant et d'un capuchon.

Avec ce manteau, que vous mettez sur une robe de cachemire ou de popeline, vous pouvez conserver votre chapeau amazone ou choisir une capote à fond mou.

Pour messieurs vos frères, le chapeau Pelissier est toujours à l'ordre du jour.

Sur ce, permettez-nous de passer, avec vos grandes sœurs, à l'explication de notre belle gravure de modes.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

MANTEAUX.

Première toilette, à gauche. — Robe de moire avec semé de gros pois. — Manteau NAPOLITAIN en velours. — Chapeau de velours avec nœud de dentelle sur le côté.

Deuxième toilette. — Robe de popeline de soie. — Manteau FONTANGES en velours épinglé. — Capote de satin avec plumes.

Troisième toilette. — Robe de reps. — Manteau ANTOINETTE en drap. — Chapeau fantaisie avec écharpe terminée par un effilé.

Quatrième toilette. — Robe de taffetas antique à semé de fleuriettes. — Manteau ANJOU en velours. — Chapeau de velours royal.

Cinquième toilette. — Robe de taffetas à volant. — Manteau CONFORTABLE en drap. — Chapeau de velours épinglé.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Patrons réduits au dixième.

1° *Napolitain*. — Manteau très-riche en velours ou en drap velouté; en velours, il est doublé, ouaté et garni, comme celui de la figurine, de revers en piqué, bordés d'un tuyauté de ruban de satin; en drap velouté, il ne se double pas, et se borde d'un ruban posé à cheval.

- 1, Devant.
- 2, Jupe du dos.
- 3, Apîecement du dos.
- 4, Berthe.
- 5, Manche.

2° *Anjou*. — Manteau de velours très-élégant, formé de deux collets, tous deux garnis de passementerie et de hautes franges en soie.

- 6, Corps du manteau.
- 7, Pèlerine.

3° *Antoinette*. — Manteau un peu négligé en drap gris rayé, bordé, ainsi que le capuchon, d'un velours posé à cheval.

- 8, Dos.
- 9, Devant.
- 10, Manche (moitié),
- 11, Capuchon.

4° *Fontanges*. — Manteau demi-toilette en soie d'hiver, taffetas à gros grain ou épinglé; le bas est garni d'un volant de même étoffe simplement ourlé, avec tête. — Les manches à larges revers sont garnies de guipures formant ruches et d'un chou également en guipure. Sur la *pèlerine*, est un quadrillé de passementerie terminé par une frange.

- 12, Devant.
- 13, Apîecement du dos.
- 14, Jupe du dos.
- 15, Manche.
- 15 bis, Revers de la manche.
- 16, Pèlerine.

5° Patron de grandeur naturelle.

Confortable. — Ce manteau se fait généralement en drap gris velouté, et se borde de velours ou d'astrakan.

- 17, Devant.
- 18, Dos.
- 19, Collet.
- 20, Patte de poche.

CANEVAS COLORIÉ.

Que dirais-tu d'une amie qui, non contente de te tenir au courant des nouveautés, en t'envoyant tous les mois un bulletin de modes et de travaux à l'aiguille, t'apporterait encore un échantillon de ces nouveautés-là ?

Hé bien, cette amie n'est autre que ta vieille connaissance, le *Journal des Demoiselles*.

En juillet, il te signalait l'apparition d'un nouveau canevas, canevas colorié, dont l'éclat des couleurs, la pureté et l'élégance du dessin, ne laissaient rien à désirer ; et voici qu'aujourd'hui, à chacune de ses abonnées, il envoie comme échantillon une ménagère mignonne qui peut devenir, entre des mains adroites,

un vrai bijou, et servir aussi bien de porte-cartes que de porte-aiguilles.

Êtes-vous satisfaites, aimables abonnées ?

— Sans doute, mais nous voudrions savoir si là s'arrêtera votre munificence, ou si d'autres canevas...

— *Hold your tongue*, comme disent les Anglais, sinon je vous compare à ces enfants gâtés qui n'ont jamais pratiqué la belle vertu de discrétion ; n'avez-vous pas l'âge de raison, de patience, et pleine confiance en nous ?

Pour aujourd'hui, vous n'aurez que la ménagère, mais en attendant, vous saurez que désormais on peut se procurer sur canevas préparé, avec les laines et soies échantillonnées, tous dessins de tapisseries paraissant sur papier : dessins de fleurs, fruits, oiseaux, arabesques, destinés à des meubles, lambrequins, rideaux, tapis, et fantaisies de toutes sortes.

Ce procédé nouveau a l'inappréciable avantage de permettre de mieux juger de l'effet du travail que l'on veut entreprendre.

Mosaïque

Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse, me tirent d'une profonde tristesse dont je n'ai pu me tirer par aucun effort de méditation ; quelle machine que mon âme ! quel abîme de misères et de faiblesses !

DONAT.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector ;
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

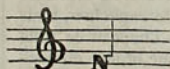
J. B. ROUSSEAU.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Les tonneaux vides sont les plus sonores.

RÉBUS



16



1



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Parquet

Napolitain

Fontanges

Antoinette

Anjou

Confortable

A. Fortier

Journal des Demoiselles
Ayuntamiento de Madrid

